



UNIVERSITE DE TOURS

UFR LETTRES ET LANGUES

Etude énonciative des particules du mandinka : *dé, kó* et *wó*

Présenté par :

Moctar FOFANA

Sous la direction de :

M. Sylvester Osu

Professeur, Université de Tours

Mémoire de Master 2

Mention : Sciences du Langage

Spécialité : Linguistique Avancée et Description des Langues

Année universitaire 2022/2023

Attestation de non-plagiat

Nous attestons être l'auteur de ce mémoire de Master 2. Toute affirmation qui n'est pas le fruit de notre réflexion personnelle est attribuée à son auteur. Les passages pris dans un autre document sont également mis entre guillemet.

Remerciements

Ecrire un mémoire est certes un travail individuel mais c'est aussi une tâche qu'on ne peut mener à bien sans l'apport des autres. C'est le lieu de remercier notre professeur encadreur monsieur Sylvester Osu, professeur à l'université de Tours, pour son encadrement sans faille, sa disponibilité et sa clairvoyance conduisant au succès du travail.

Nous témoignons également notre satisfaction envers notre famille qui n'a ménagé aucun effort pour nous soutenir dans ce projet et le rendre possible. Elle a été un maillon fort et a joué un rôle prépondérant dans la réalisation du travail.

Nos chaleureux et profonds remerciements vont à l'endroit de toutes les personnes qui ont daigné nous conseiller et nous montrer les pistes qui menaient la réussite d'un travail de recherche.

Un grand merci également à l'endroit des professeurs Denis Creissels et Valentin Vydrin pour leur disponibilité à répondre à nos interpellations à chaque fois que besoin se fait, ainsi que des articles qu'ils ont bien voulu nous procurer.

Pour terminer, nous remercions nos amis de près et de loin ainsi que nos camarades de promotion pour les discussions intéressantes que nous avons eues au cours de ce travail.

A mon défunt père, feu Mamadou Fofana qui serait fier s'il avait vécu ce jour.

Abstract

This dissertation is realized within the framework of the Theory of Predicative and Enunciative Operations (Français: TOPE), developed by Antoine Culioli and his team. In mandinka, particles play a crucial role in constructing the meaning of the speaker's discourse in his communication practices. The study of the three particles that our research focuses on has been developed based on an oral data, which throws light on their functioning and enunciative values in different contexts of use. Indeed, depending on whether the particles are positioned internally or at the end of sentences, they primarily express emphasis: they are insistence particles that allow the speaker to assert his discourse insistently.

Furthermore, these three particles have different meanings depending on their position in the sentence and the context of use, as well as the value they express.

The data used for the analysis of these particles shows that they are always placed inside or at the end of sentences; they cannot be placed initially.

Morphologically, these particles are autonomous, meaning that the translation we make of them shows that they function like any other morpheme in Mandinka.

Based on the different types of use of these three particles in this work, it is shown that they are employed in assertive and imperative statements.

In assertive sentences with a warning value, they reinforce the warning nuance, and without a warning value, they reinforce the assertion. In imperative sentences, where the speaker takes into account the interlocutor's point of view, who could validate the negative value of the predicative relation, the speaker uses the particle to stabilize his injunction.

Keywords:

Theory of Predicative and Enunciative Operations (Français: TOPE); enunciative linguistics; mandinka language; enunciative particles.

Résumé

Ce mémoire s'inscrit dans le cadre de la TOPE (théorie des opérations prédicatives et énonciatives), élaborée par Antoine Culioli et son équipe. En mandinka, les particules jouent un rôle capital dans la construction du sens du discours du locuteur dans ses pratiques communicationnelles. L'étude des trois particules sur lesquelles porte notre recherche a été élaborée sur la base d'un corpus oral dont l'analyse montre leur fonctionnement et leurs valeurs énonciatives dans leurs différents contextes d'emploi. En effet, selon que les particules se positionnent en interne ou en final d'énoncés, elles expriment avant tout l'emphase : ce sont des particules d'insistance qui permettent au locuteur d'asserter avec insistance son discours.

En outre, ces trois particules ont des significations différentes selon leur position dans l'énoncé et le contexte d'utilisation et la valeur qu'elles expriment.

Le corpus qui a servi à l'analyse de ces particules montre qu'elles sont toujours placées à l'intérieur et en final d'énoncés. Impossible qu'elles soient en position initiale.

Morphologiquement, ces particules sont autonomes, c'est-à-dire que la traduction que nous faisons d'elles montrent qu'elles fonctionnent comme tous les autres morphèmes du mandinka.

Selon les différents types d'emploi de ces trois particules dans ce travail, nous observons qu'elles sont employées dans des énoncés assertifs et injonctifs.

Dans les énoncés assertifs avec valeur d'avertissement, elles renforcent la nuance d'avertissement, et sans valeur d'avertissement, elles renforcent l'assertion. Dans les énoncés injonctifs où le locuteur tient compte du point de vue de l'interlocuteur qui pourrait valider la valeur négative de la relation prédicative, le locuteur y emploie la particule pour stabiliser son injonction.

Mots clés :

TOPE (théorie des opérations prédicatives et énonciatives) ; linguistique énonciative ; langue mandingue ; particules énonciatives ;

Liste des abréviations

1SG	1 ^{ère} personne du singulier
2SG	2 ^{ème} personne du singulier
3SG	3 ^{ème} personne du singulier
1PL	1 ^{ère} personne du pluriel
2PL	2 ^{ème} personne du pluriel
3PL	3 ^{ème} personne du pluriel
ABSTR	suffixe qui forme des noms ou des verbes avec un sens de qualité abstraite
ACPN	accompli-statif négatif
ACPP	accompli-statif positif
ANTIP	antipassif
BEN	postposition bénéfactive
CAUS	causatif
COPID	copule d'identification
COPLOC	copule locative
COPN	copule négative
D	marqueur de détermination nominale
DEM	démonstratif
EMPH	marque d'emphasis
FOC	particule de focalisation
GEN	génitif
INACN	inaccompli négatif
INACP	inaccompli positif
INDEF	indéfini

INF	infinitif
INT	marqueur intensif
MAN	suffixe des adverbes de manière
OBLIG	obligatif
POSS	possessif
POSTP	postposition
POT	potentiel
QUOT	quotatif
RECIP	récioproque
REFL	réfléchi
REL	relativiseur
RES	résultatif
SUBJN	subjonctif négatif
SUBJP	subjonctif positif

TABLE DES MATIERES

Remerciements

Abstract.....	1
Résumé.....	2
Liste des abréviations.....	3
INTRODUCTION.....	7
0.1 Choix du sujet et objectif de travail.....	7
0.2 Corpus.....	9
0.3 Cadre théorique et méthodologique.....	10
Première partie : La langue mandinka.....	15
Section 1 : Introduction à la langue mandinka.....	15
1.1 Statut socio-politique.....	15
1.2 Origine et familles de langues.....	17
1.3 Alphabet et transcription.....	19
1.4 Ecriture.....	20
Section 2 : La grammaire du mandinka.....	22
2.1 Les voyelles.....	22
2.2 Les consonnes.....	22
2.3 Les pronoms.....	23
2.4 Le verbe.....	27
Section 3 : Quelques considérations tonales et structure syntaxique.....	28
3.1 Système tonal.....	28
3.2 Structure syntaxique.....	29
Deuxième partie : Les particules énonciatives : <i>dé, kó</i> et <i>wó</i>.....	30
Section 1 : La particule <i>dé</i>.....	30

1.1 <i>dé</i> en position interne.....	30
1.1.1 <i>dé</i> met en relief un constituant topicalisé.....	30
1.1.2 <i>dé</i> dans l’assertion.....	34
1.2 <i>dé</i> en position finale.....	41
1.2.1 <i>dé</i> dans l’assertion.....	41
1.2.2 <i>dé</i> dans l’injonction.....	45
Section 2 : La particule <i>kó</i>	46
2.1 <i>kó</i> en position interne.....	46
2.1.1 <i>kó</i> suit un syntagme verbal.....	46
2.1.2 <i>kó</i> dans les constructions positives sans nuance d’avertissement.....	49
2.2 <i>kó</i> en position finale.....	53
2.2.1 <i>kó</i> dans une construction négative.....	53
2.2.2 <i>kó</i> dans un emploi proverbial.....	57
Section 3 : La particule <i>wó</i>	60
3.1 <i>wó</i> en position interne.....	60
3.1.1 <i>wó</i> dans les énoncés assertifs.....	60
3.1.2 <i>wó</i> dans l’injonction.....	64
3.2 <i>wó</i> en position finale.....	64
3.2.1 <i>wó</i> suit un syntagme verbal.....	64
3.2.2 <i>wó</i> suit une marque de focalisation dans les constructions affirmatives.....	70
CONCLUSION	73
BIBLIOGRAPHIE	76
ANNEXE	79

INTRODUCTION

0.1 Choix du sujet et objectif de travail

Le choix de travailler sur ce sujet s'est opéré à partir d'un certain nombre de constats. En l'état actuel des recherches sur le mandinka, il n'y a visiblement pas de travaux de recherche sur les particules. La langue s'avérant assez peu décrite à l'image de beaucoup d'autres langues africaines. Pour combler ce manque, nous avons décidé d'articuler notre sujet de mémoire autour de ces trois particules énonciatives pour d'abord contribuer à la description de notre langue, puis chercher à comprendre ce qui motive le locuteur à faire usage de ces particules dans son discours.

Ce choix a été aussi conforté par M. Osu lors de nos rencontres sous forme d'exercice, trouvant le caractère mobile assez intéressant des particules qui peuvent se placer au milieu et en final d'énoncés dans des contextes d'emploi variés. Au cours de ces séries d'exercice, nous nous sommes rendus compte qu'une particule peut exprimer des valeurs différentes selon son positionnement dans l'énoncé, d'où l'intérêt qu'elles ont suscité en nous au point d'en définir le sujet.

C'est dans cette configuration que nous avons décidé d'explorer ce domaine pour cerner le fonctionnement linguistique des particules en mandinka. En d'autres termes, cerner le mode de fonctionnement de chacune des unités (particules) dans les énoncés et leur appréhension dans des contextes situationnels différents.

Ce qui nous intéresse particulièrement dans ce travail, c'est de montrer comment les locuteurs arrivent à employer ces particules dans leur communication, en s'interrogeant sur les valeurs qu'elles peuvent prendre en fonction du contexte et de situation. Il s'agira également de chercher à savoir si les particules en mandinka peuvent être considérées comme un phénomène propre à la pratique orale. Il nous appartient dès lors de mener une réflexion sur les contextes situationnels qui permettent aux locuteurs de recourir à ces particules pour produire leurs discours.

Ce thème apparaissant nouveau dans la linguistique mandinka, et dans la dynamique de recherche et de réflexions, nous allons nous inscrire dans une démarche descriptive fine et détaillée de ces phénomènes langagiers. Ceci consiste à mener une réflexion sur la spécificité de ces unités langagières ou de langue et leur propriété invariante.

Pour cerner la spécificité de chaque unité, l'unité étant considérée comme un marqueur, qui est une trace d'opérations, nous allons monter en quoi chaque marqueur peut représenter une opération donnée.

0.2 Corpus

Le mandinka est une langue à tradition orale. En effet, il n'a pas de base de données électroniques, ni de dictionnaires monolingues, ni de grammaires descriptives et détaillées, etc. Au regard de la nature de la langue, nous considérons les particules comme un phénomène purement oral en mandinka. Cette nature orale de la langue fait qu'il n'est pas évident d'avoir des formes écrites pour la constitution du corpus, exempt de cet ouvrage dans lequel nous avons relevé quelques-unes : *Le Mandinka : phonologie, grammaire, textes*, coproduit par Denis Creissels et Pierre Sambou (cf 2013). Mais ces emplois ne sont pas légion dans les textes écrits ; il s'agit de quelques exemples des particules *dé* et *kó*.

Néanmoins, pour y arriver, d'abord, par l'intermédiaire des informateurs qui sont des locuteurs natifs, nous avons pu en avoir quelques formes contextualisées. En effet, nous leur avons adressé un questionnaire dans lequel des exemples tirés des contes oraux leur ont été soumis pour vérifier leur authenticité et leur bonne formation énonciative. Toutefois, si un tel exemple n'est pas approprié, ils nous en font des propositions consensuelles.

Ensuite, nous avons dû, par nos propres soins, en tant que locuteur natif, construire des exemples pour mesurer le comportement des particules dans des contextes situationnels différents. Ces exemples ont par la suite été présentés à nos informateurs pour attester de leur bonne construction énonciative.

Enfin, nous avons organisé des séances de travail avec des locuteurs natifs présents à Tours, au cours desquelles, il y a eu confrontation d'idées par rapport à l'attestabilité des formes que nous leur avons présentées.

En bref, nous précisons que nous n'avons pas de bases de données ni de corpus disponibles spécifiques à ce sujet. Ce corpus est donc constitué à partir d'un questionnaire adressé aux informateurs et des séances de travail avec des locuteurs natifs ainsi que nous-mêmes avec notre intuition de locuteur natif. Fondamentalement, nous avons un corpus oral de base. A cela s'ajoutent des extraits de contes oraux retranscrits et l'ouvrage que nous avons précédemment cité (Creissels & Sambou : 2013).

Dans une perspective énonciative, nous travaillons sur des exemples contextualisés, c'est-à-dire des exemples introduits dans des contextes d'emploi variés pour juger de leur stabilité.

Ces exemples que nous allons étudier constituent un échantillon significatif de la totalité des exemples que nous avons pu relever au cours de la constitution du corpus.

0.3 Cadre théorique et méthodologique

Cette étude s'intéresse au mode de fonctionnement invariant et spécifique des particules énonciatives *dé*, *kó* et *wó* en mandinka. Pour ce faire, nous allons nous focaliser sur les différentes valeurs qu'elles peuvent prendre en fonction du contexte et de situation. Ces particules énonciatives apparaissent comme des éléments expressifs ou émotifs utilisés par le locuteur dans ses pratiques communicationnelles.

Le mandinka étant une langue à tradition orale, notre principale tâche consistera dans le cadre de cette étude, à montrer comment le locuteur, lorsqu'il emploie les particules dans ses énoncés, cherche à stabiliser son discours. Dit autrement, montrer comment le locuteur présente son discours comme étant à valider ou bien est le cas. Nous étudierons aussi leur contribution à la construction du sens des énoncés dans lesquels elles apparaissent. Ces trois particules sur lesquelles porte notre sujet expriment toutes l'emphase. Mais elles peuvent exprimer des valeurs différentes selon le contexte d'emploi. Cela dit, la théorie des opérations prédicatives et énonciatives (TOPE) élaborée par Antoine Culioli et ses associés semble être un outil méthodologique efficace nous permettant d'analyser ces trois morphèmes en mandinka et leurs rapports syntaxique et sémantique avec les autres constituants de la phrase. C'est une théorie qui postule qu'il faut analyser la particularité des phénomènes langagiers dans la diversité des langues naturelles. Car Culioli lui-même définit la linguistique « comme la science qui a pour objet le langage appréhendé à travers la diversité des langues naturelles » (Culioli : 1999a, 68). Par diversité, il faut entendre pluralité et différence ; cela implique que l'on s'intéresse à ce qui pourrait être spécifique à une langue quelconque, c'est-à-dire ce qui fait son identité et sa particularité vis-à-vis des autres langues. C'est dans ce cadre que s'inscrit l'étude de ce sujet sur les particules énonciatives qui constituent une singularité du mandinka. Il s'agira de décrire chaque marqueur introduit dans son contexte.

En outre, cette théorie considère un énoncé comme l'observable ; un agencement de marqueurs. En d'autres termes, les énoncés sont des espaces d'agencements de marqueurs qui constituent une ou plusieurs traces d'opérations linguistiques.

Par marqueur, il faut comprendre un représentant d'opérations langagières, une trace d'opérations linguistiques, ou du moins une mise en jeu de plusieurs opérations. C'est aussi une unité linguistique qui contribue à la construction du sens de l'énoncé dans lequel elle apparaît. Ainsi, le marqueur établit une relation avec les autres constituants de l'énoncé.

Décrire un marqueur c'est de dégager son mode de fonctionnement, c'est-à-dire dégager sa spécificité ; pas son sens mais son mode d'interaction avec son cotexte.

Ce travail vise à saisir la façon singulière à partir de laquelle un marqueur donné représente une opération donnée. La particule étant considérée comme un marqueur.

Pour cette étude, nous allons procéder à la définition des termes techniques ou clés ou encore des concepts opératoires inhérents à cette théorie :

-Marqueur : il faut entendre ici par marqueur une trace d'opérations ou poly-opérations linguistiques.

-Occurrence : c'est un événement énonciatif correspondant à ce qui est situé dans le temps et dans l'espace déterminé par la propriété P.

-Repérage : le repérage est une opération primitive fondamentale. Par repérage, il faut comprendre la construction d'une relation entre deux termes : le terme repéré et le terme repère, soit x et y . Le terme repéré représente x et le terme repère y . Ainsi, x est repéré par rapport à y , c'est-à-dire que x est localisé ou situé par rapport à y . Selon les mots de Osu : « repérer c'est considérer un élément linguistique comme le point de référence par rapport auquel est situé, localisé, défini ou déterminé un autre élément linguistique. Par conséquent, un élément repéré est un élément qui, grâce à un système de repérage, acquiert une valeur déterminée » (Osu : 2011, 16).

L'opération de repérage se réalise grâce à un opérateur de repérage noté comme ceci $\underline{\epsilon}$ (epsilon). Culioli symbolise ainsi l'opération de repérage : $\langle x \underline{\epsilon} y \rangle$ qui signifie : x est repéré par rapport à y .

Un opérateur dual ou epsilon miroir (noté $\underline{\exists}$) est associé à l'opérateur de repérage. Avec cet opérateur dual, « l'ordre repère-repéré » est réécrit $\langle y \underline{\exists} x \rangle$ et se lit y (repère) localise x (repéré).

L'opérateur de repérage est un métaopérateur qui peut prendre l'une des valeurs suivantes :

Identification $\rightarrow \langle x = y \rangle$

Le repérage de type identification permet de construire une relation d'identification entre x et y . Dans cette relation, x est identifiable à y ; x et y sont connectés. En d'autres termes, les propriétés de x correspondent aux propriétés de y .

Différenciation $\rightarrow < x \neq y >$

Le repérage de type différenciation consiste à dire que **x** n'est pas identifiable à **y**, mais **x** et **y** entretiennent une relation de connexion. Ce type de repérage correspond aux relations suivantes : localisation, l'appartenance, l'inclusion, la possession, etc.

Rupture $\rightarrow < x \omega y >$

Le repérage de type rupture implique que **x** n'entretient aucune relation d'identification ni différenciation avec **y**. Autrement dit, **x** et **y** entretiennent une relation de déconnexion, de décrochage, c'est-à-dire que **x** n'a rien à voir avec **y**.

Relation fictive $\rightarrow < x * y >$

Le repérage de type fictif construit une relation composite, c'est-à-dire une relation de type identification et différenciation ou ni identification ni différenciation. Culioli parle de relation de type « ni identique ni différent, ou identique ou différent » (Culioli : 1999a, 130).

-Notion et domaine notionnel : Culioli définit la notion comme un : « faisceau de propriétés physico-culturelles que nous appréhendons à travers une activité énonciative de production et de compréhension d'énoncés [...] la notion se situe à l'articulation (méta)linguistique et du non linguistique, à un niveau de représentation hybride » (Culioli : 1999b, 9). Ainsi, la notion renvoie dès lors à une activité mentale, à une représentation hybride ou entité hybride se situant entre ce qui pourrait relever du linguistique et du non linguistique. En outre, la réalisation de formes de représentation extralinguistique à partir de la notion est intrinsèquement liée à l'état de cognition de tout un chacun.

Quant au domaine notionnel, il est structuré à partir d'une notion. En d'autres termes, à partir d'une notion on construit un domaine notionnel ; construire un domaine notionnel implique la construction d'une occurrence de notion. Culioli le définit en ces termes : « une représentation sans matérialité, ou plutôt dont la matérialité est inaccessible au linguiste. (Culioli : 1999b, 10) ».

Le domaine notionnel est constitué d'une classe d'occurrences comportant trois zones (IEF) qui correspondent à l'intérieur (**p**), l'extérieur (**p'**) et la frontière qui n'appartient ni à **p** ni à **p'**, mais compatible avec les valeurs de **p** et **p'**.

L'**intérieur** comprend toutes les occurrences de **p**, c'est-à-dire les occurrences ayant la même propriété que **p** et identifiables les unes aux autres. L'occurrence **p** (**être chat**) constitue toutes les occurrences de « vraiment **p** ».

L'intérieur est muni d'un centre à deux modes d'organisation à savoir le type et l'attracteur :

Le type « permet d'organiser la fragmentation de la notion en construisant une occurrence distinguée privilégiée, une occurrence représentative [...] cette occurrence représentative peut se définir par une énumération de propriétés, mais pas nécessairement. Elle peut s'exprimer sous des formes comme *ce que j'appelle X, l'idée que je me fais de X, un vrai X pour moi, etc.* » (Culioli : 1999b, 12). Les opérations d'identification et de différenciation des occurrences de la notion s'établissent en fonction du type, tandis que **l'attracteur** « diffère radicalement du type. Il s'agit ici de construire une origine qui n'a d'autre référence possible que le prédicat lui-même. Ce n'est donc pas une valeur relative. » (Culioli : 1999b, 12-13).

S'agissant de l'**extérieur**, il faut comprendre toutes les occurrences dont les valeurs sont autres que **p'** (**p'** étant le complémentaire linguistique de **p**). Les différentes constructions possibles sont : « vraiment pas **p** », ou encore « tout autre que **p** », « pas forcément **p** », etc. L'extérieur du domaine notionnel de (**être chat**) peut être (**être souris**) ou (**être bic**).

Quant à la **frontière**, elle comprend des valeurs hybrides qui ne sont ni **p** ni **p'**, mais compatibles avec **p** et **p'**. Nous pouvons avoir des constructions du type « pas vraiment **p** » ou « pas du tout **p** ». L'exemple de (**chaton**) illustre qu'il n'est pas un chat (**p'**), mais qu'il a des propriétés de chat (**p**).

En sus de ces termes techniques, nous avons également d'autres qui peuvent faciliter la lecture de ce sujet, entre autres :

-Extraction : elle consiste à relever une occurrence. A cet égard, deux concepts lui sont attachés à savoir : fléchage et parcours.

-Fléchage : c'est une opération consistant à établir une relation d'identification entre un élément extrait et un élément repris. Culioli parle de reprise par identification (Culioli : 1990, 51).

-Parcours : il implique que l'on parcourt toutes les occurrences d'une classe sans s'arrêter sur aucune, ou alors les deux valeurs d'une relation (**p**, **p'**) sans s'arrêter sur aucune (Agoli-Agbo : 2021).

-Invariant : l'invariant n'est pas un dénominateur commun dans le cadre de la TOPE ; il renferme un pôle de stabilité d'un marqueur donné à partir duquel on opère différentes variations selon des contraintes suivant ses emplois divers. Culioli le définit comme suit : « un invariant est une structure, c'est-à-dire un ensemble de relations entre des termes, stable sous transformation » (Culioli : 1999a, 46).

-Gradient : le gradient représente un des points successifs par lesquels passe une occurrence de notion. (Agoli-Agbo : 2021).

-Altérité : à propos de l'altérité, Osu soutient : « [...] L'altérité désigne aussi bien dans la langue courante que d'un point de vue logique un simple rapport de différence entre deux réalités au sens le plus vague et général qui soit. Ainsi, la pierre est autre chose que l'arbre et ce, parce qu'elle n'est pas l'arbre. De même, l'arbre est autre que la pierre » (Osu : 2011, 26).

L'altérité constitue une notion fondamentale du domaine notionnel. C'est le rapport entre une occurrence de classe **x** et tout autre chose que cette occurrence de classe **x**. Dans le cadre de la TOPE, le phénomène de l'altérité est intrinsèque de l'activité de langage. L'altérité est mise en jeu à travers les unités / agencements de la langue. Également, certains marqueurs mettent en relief l'altérité. Ainsi, l'altérité peut avoir plusieurs plans ou sources parmi lesquels nous avons :

- Altérité notionnelle où on note une incompatibilité notionnelle de type antonymie :
Exemple : Jean est bon / Jean est mauvais.
Ou de type négation : Jean est venu / Jean n'est pas venu.
- Altérité intersubjective : jugement d'appréciation de type bon, bénéfactif. Elle peut être liée à une valuation, par exemple échange ou dialogue entre deux sujets parlants sur ce qui est être raisonnable.
Exemple : je révise mes leçons, il faut envoyer Moussa qui ne fait rien.
- Altérité temporelle : elle consiste à distinguer divers instants $t_i, t_j, t_k \dots t_z$. Chaque « t » est différent d'un autre et ils peuvent localiser des procès différents. C'est ce que semble confirmer Osu à propos de l'altérité temporelle : « l'altérité temporelle est la différence entre t_i et t_j du fait qu'ils localisent des procès différents ». (Osu : 2011, 40).
Exemple : je ne veux pas qu'on m'appelle quand je suis très concentré. Ici il y a deux procès différents : je n'aime pas qu'on m'appelle vs je suis très concentré.
- Altérité subjectivo-temporelle : décalage entre ce qui est construit dans le temps et ce qui est construit subjectivement. En d'autres termes, distorsion entre deux mondes.
Exemple : il commence à pleurer.

Première partie : La langue mandinka

Section 1 : Introduction à la langue mandinka

1.1 Statut socio-politique

Le mandinka est l'une des variantes de la langue mandingue parlée principalement dans trois pays de l'Afrique de l'Ouest notamment le Sénégal, la Gambie et la Guinée Bissau.

Au Sénégal, le mandinka fait partie des vingt-six langues nationales codifiées. Il est principalement parlé dans les régions du Sud du pays, entre autres Sédhiou, Ziguinchor et Kolda. Mais il est surtout beaucoup plus parlé dans la Moyenne-Casamance, précisément dans le Pakaawu. « Le Pakaawu ou Pakao (Pàkáawù) n'est pas une circonscription administrative, mais un groupement de villages partageant une histoire et une tradition commune qui les distinguent des zones mandingophones voisines. Ce groupe de villages est situé en Moyenne Casamance, à une quarantaine de kilomètres au nord-est de la capitale régionale Sédhiou. Les trois principaux villages du Pakaawu sont Dassilamé, Soumboundou et Mankonomba, désignés traditionnellement comme Pàkáawù sɪŋkírí sàbôo 'les trois pierres du foyer du Pakaawu' » (Creissels : 2019). Dans la Basse-Casamance, en coexistence avec d'autres communautés linguistiques, le mandinka est relativement parlé. Cependant, ce qui fait sa spécificité dans cette zone, c'est qu'il est parlé par des locuteurs non-mandingophones. Une grande partie de la population de cette zone parle le mandinka. En haute-Casamance, zone dénommée Fuladuu (territoire majoritairement peulh) dont le pulaar a une prédominance sur toute la sphère linguistique, le mandinka n'est parlé que par une minorité de locuteurs.

Donc, au Sénégal, le mandinka, à l'image du sérère, du peul ou du diola, est une langue régionale parlée dans les régions de la Casamance. Le wolof qui est parlé dans tout le territoire vient bouleverser ce paysage linguistique casamançais « par l'introduction d'un certain nombre de situations dans lesquelles l'utilisation du wolof est maintenant considérée comme normale : transports publics, contacts avec l'administration, contacts avec les 'Nordistes' installés en Casamance » (Creissels & Sambou : 2013, 9). Cependant, malgré cette influence du wolof dans la région, le mandinka conserve sa prédominance sur la région « et le processus de mandinguisation des autres communautés linguistiques présentes dans la région se poursuit, en dépit des revendications identitaires qui commencent à se développer », Creissels & Sambou poursuivent (cf 2013 : 10).

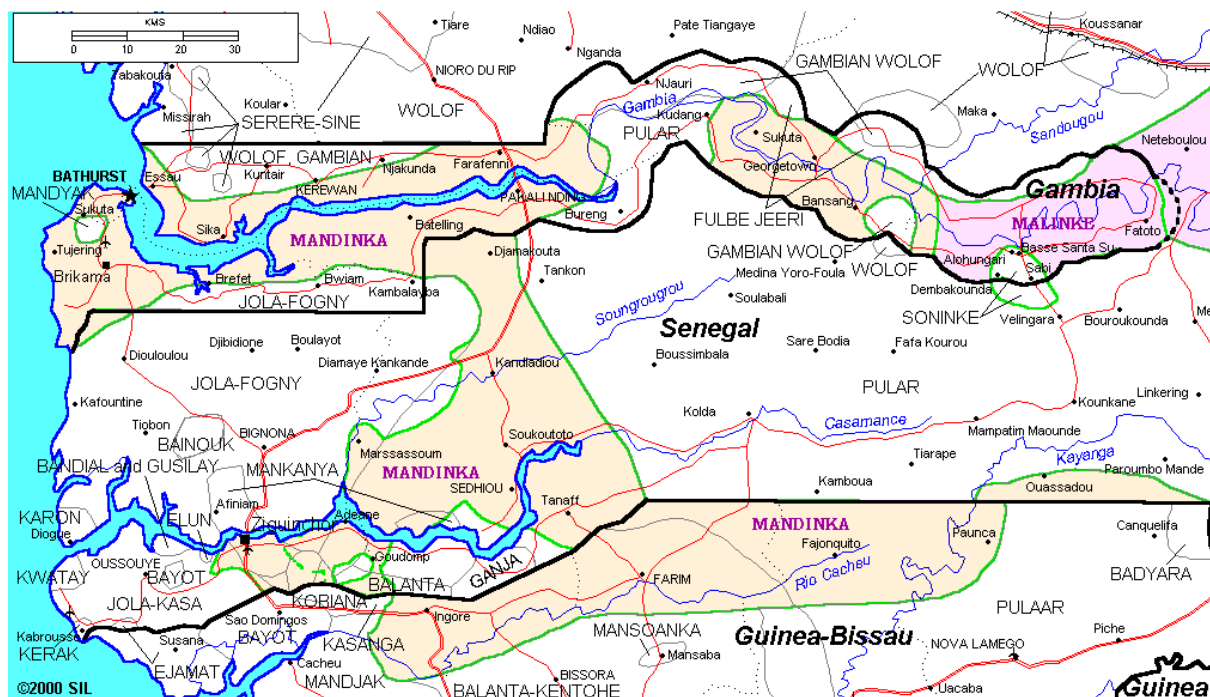
En Gambie, le mandinka a un statut élevé en coexistence avec d'autres langues locales. Il est la langue véhiculaire à l'échelle du pays. Près de la moitié de la population gambienne constitue des locuteurs mandingophones. En Gambie, le mandinka a la particularité d'être parlé par toute la population, ce qui traduit sa position consolidante et son hégémonie linguistique.

En Guinée Bissau, contrairement au Sénégal et en Gambie, le mandinka est moins parlé. Il n'est parlé que dans la partie mandingophone, précisément dans les zones « d'influence de l'ancien royaume du Kaabu¹ ». C'est le créole qui y domine. A noter que l'expansion du créole dans ce pays est en train de bouleverser son paysage linguistique car il est parlé par plus de la moitié de la population bissau-guinéenne.

Les locuteurs du mandinka sont désignés comme mandɨnkóolu (singulier : mandɨnkôo) et leur langue est appelée mandɨnkakáŋo.

Actuellement, le nombre de locuteurs du mandinka est généralement estimé à peu près deux millions, dont la moitié en Gambie, et le reste réparti entre le Sénégal et la Guinée Bissau.

Carte de l'aire mandinka



Cette carte a été extraite de l'article collectif de Vydrin Valentin, Ted G. Bergman et Matthieu Benjamin (2000) disponible sur le site de la SIL², présentant un ensemble de cartes montrant

¹ Autrefois le Kaabu était une province de l'empire du Mali qui englobait aussi le Fuladu bien que la langue dominante était le peul.

² <https://www.sil.org/resources/publications/jlsr>, consulté le 13 février 2023.

les territoires de parlers mandingues. A propos de l'article, les auteurs soutiennent : « Le but de cette présentation est de donner un ensemble détaillé de cartes montrant l'emplacement du territoire d'origine où chaque variété est parlée et la relation linguistique de l'une à l'autre, selon l'état actuel de nos connaissances ».

Cette carte présente de façon détaillée l'aire recouverte par le mandinka dans l'Afrique de l'Ouest. En effet, elle montre les territoires dans lesquels le mandinka est principalement parlé, notamment la Gambie, le Sénégal et la Guinée Bissau, mais également les régions où il est en contact avec d'autres langues et d'autres communautés linguistiques. Au Sénégal par exemple où la majorité des locuteurs du mandinka se trouvent en Moyenne-Casamance (Pakaawu ou Pakao), il est parlé aussi dans la Haute-Casamance (Fuladuu → territoire des peuls) et dans la Basse-Casamance en contact avec d'autres langues. En Gambie, le mandinka est quasi présent partout à travers le pays. En Guinée Bissau, il n'est que très peu présent sous l'influence du créole.

1.2 Origine et famille de langues

Le mandinka, autrefois appelé 'le mandingue du Kaabu' à la suite de l'expansion de l'empire du Mali aboutissant à la conquête du territoire du Kaabu, devenu par la suite une province de l'empire du Mali, est le terme connu et répandu de nos jours pour désigner cette variante du mandingue. Mais, historiquement, il était appelé 'le mandingue du Kaabu' du fait de sa forte influence et hégémonie dans cette sphère géographique de la Guinée Bissau coïncidant au règne et à la domination de l'empire du Mali sur une partie de l'Afrique de l'Ouest. Cependant, dans son processus de progression dans les pays où il est parlé, l'appellation peut différer d'un pays à un autre. En effet, son appellation actuelle est plutôt courante en Gambie. Plus précisément, en Gambie, il est désigné *mandinka*, au Sénégal, *mandingue* et parfois *socé* pour certains (chez les non-locuteurs natifs), et en Guinée Bissau, *mandinga*. Cette différence dans la désignation ne remet pas en cause ou n'efface pas le terme originel du *mandinka* dans ces pays. Le terme *mandinka* reste le plus connu.

Le mandinka est l'une des variantes du mandingue (parmi les autres variantes, nous avons le dioula de la Côte-d'Ivoire et du Burkina Faso, le maninka ou malinké de Guinée, le bambara du Mali), qui à son tour fait partie de la famille des langues mandé (entre autres le susu, le soninké...), elle-même rattachée au phylum Niger-Congo (les langues nigéro-congolaises), au même titre que le bantou et les langues atlantiques dont est issu le wolof du Sénégal.

L'appellation 'mandingue' est dérivée de *Manden-ka-kan* (*Manden* = région ou territoire, *ka* = habitant de et *kan* = langue) que nous pouvons traduire par 'langue des habitants du manden'.

Le terme mandingue désigne à l'origine n'importe quel parler de la zone linguistique correspondant à l'empire du Mali ou Manden. Il se rapporte donc aux populations des communautés linguistiques du Manden. C'est l'ensemble des parlers de ces communautés qui est communément appelé mandingue comme langue mais aussi ces mêmes communautés sont appelées mandingues.

Mais, nous remarquons que ce terme de mandingue prête à confusion aujourd'hui avec les dialectes dont il est la langue-mère. C'est une appellation que nous pouvons retrouver par exemple dans la désignation du mandinka de Sénégal. En effet, le mandinka de Sénégal est aussi appelé 'mandingue' en français et 'mandingo' en anglais, emprunté à l'appellation portugaise. Ainsi, l'on ne sait plus si le terme mandingue renvoie à une langue à part entière ou à un ensemble de dialectes. La dernière option est la conception des linguistes. Le terme mandingue fait référence à tous les parlers autrefois parlés par les gens du Manden, c'est-à-dire que chaque parler est appelé mandingue par sa communauté. L'exemple du mandinka de Sénégal que nous avons donné plus haut en atteste.

En tout état de cause, les parlers mandingue dont le mandinka sont issus de la langue de l'empire du Mali. Les propos de Creissels et Sambou semblent confirmer cet ancrage historique des variétés mandingues. « Tous ces parlers sont historiquement issus de la langue de l'empire du Mali, et leur extension géographique actuelle tient à la fois à l'expansion de l'empire du Mali et au rôle important joué par les Mandingues dans les circuits commerciaux traditionnels de l'Afrique de l'Ouest » (Creissels & Sambou : 2013, 6). Ainsi, l'extension géographique de ces parlers mandingue constitue l'ensemble linguistique mandingue recoupant les territoires des pays comme le Sénégal, le Mali, la Côte-d'Ivoire, la Gambie, la Guinée, la Guinée Bissau, le Burkina Faso. Il s'y ajoute des populations de la communauté linguistique mandingue qu'on peut rencontrer dans les pays voisins de la Sierra Leone et du Libéria.

Actuellement, le nombre de locuteurs mandingue, c'est-à-dire les populations dont la langue maternelle ou première est l'un des parlers mandingue s'élève à peu près à quinze millions sans compter le nombre de locuteurs non natifs des parlers mandingue qui utilisent des variétés mandingue dans leur communication interethnique, ainsi que dans les contrées où les locuteurs mandingue ont une faible représentation en termes de population.

Quant au Manden ou Mandé, à l'origine était une entité géographique correspondant aujourd'hui à la frontière du Mali et de la Guinée (haute vallée du Niger). Une région, autrefois bâtie en empire (Manden), est désignée plus tard empire du Mali (l'appellation la plus répandue).

Par la suite, le même terme (Mandé) est utilisé par les linguistes pour parler de la famille linguistique à laquelle appartient le mandingue et le susu et le soninké et tant d'autres. Les langues Mandé constituent une branche de la grande famille des langues Niger-Congo avec plus de trente millions de locuteurs répartis un peu partout à travers l'Afrique subsaharienne.

Le Phylum-Niger-Congo ou encore les langues Niger-Congo ou les langues Nigéro-Congolaises est une très grande famille de langues africaines avec plusieurs branches dont les langues Mandé. Cette famille de langues africaines constitue le plus grand groupe linguistique en termes géographique et du nombre de locuteurs. En effet, « Les langues nigéro-congolaises, aussi appelées langues Niger-Congo, constituent la plus étendue des familles de langues africaines, tant en répartition géographique qu'en nombre de locuteurs. La très grande majorité des langues d'Afrique subsaharienne appartient à cette famille, qui est la famille qui en comptabilise le plus au niveau mondial, avec 1 526 langues soit 21 % des langues de la planète. Elles sont parlées par 459 millions de locuteurs représentant 7 % de la population mondiale, dont la moitié sont parlées par moins de 29 000 locuteurs³ ».

En bref, tenant compte de ces considérations linguistiques, nous pouvons établir un lien entre mandinka, mandingue et Mandé. En effet, Mandé est le nom d'une grande famille linguistique qui comporte entre soixante et soixante-dix langues différentes.

Quant au mandingue, il est le nom d'un groupe de langues à l'intérieur de la famille Mandé ; les langues mandingues telles qu'on les connaît sont plus ou moins mutuellement intelligibles.

Et le mandinka est juste une des langues du groupe mandingue.

1.3 Alphabet et transcription

Lettres	Phonétique	Exemples	Traduction
a	[a]	bálòo	corps
b	[b]	bálòo	lézard
c	[tɛ]	cáabòo	clef

³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_nig%C3%A9ro-congolaises consulté le 12 mars 2023.

d	[d]	dúwàa	prière
e	[e]	kéròò	cru
f	[f]	fíyòò	pus
h	[h]	hámòò	intention
i	[i]	sìtòò	baobab
j	[ɗ]	jíyòò	eau
k	[k]	káròò	lune
l	[l]	làfí	vouloir
m	[m]	mùsòò	femme
n	[n]	níyòò	âme
ñ	[ɲ]	ñàamòò	herbe
ŋ	[ŋ]	ŋàaŋàa	mâchoire
o	[o]	dòlòò	vin
p	[p]	pùràa	tourterelle
r	[r]	ràjòò	radio
s	[s]	sàmàtòò	chaussure
t	[t]	tìyòò	arachide
u	[u]	dùwòò	charognard
w	[w]	wùlòò	chien
y	[j]	yèlòò	sang

L'alphabet mandinka issu des lettres de l'alphabet latin regroupe vingt-trois (23) lettres dont dix-huit (18) consonnes et cinq (5) voyelles ou timbres vocaliques (voir le tableau des voyelles et des consonnes).

1.4 Ecriture

Le mandinka, à l'image des autres variétés mandingues (dont les plus connues sont le bambara du Mali, le maninka ou malinké de Guinée, le dioula du Burkina Faso et de la Côte-d'Ivoire), hérite de deux écritures notamment les lettres de l'alphabet latin et celles de l'arabe. Cependant, de nos jours, c'est incontestablement l'écriture en alphabet latin qui prédomine pour le mandinka. C'est cette écriture qui est répandue et utilisée dans les programmes d'alphabétisation, dans la production de documents ou manuels en mandinka par diverses ONG

(organisation non gouvernementale). Aussi, pour l'enseignement du mandinka dans les universités publiques des départements de Linguistiques et Sciences du Langage au Sénégal.

Quant à l'écriture en alphabet arabe, elle était traditionnellement importante, mais actuellement, cette écriture est peu répandue et son importance a drastiquement diminué. L'usage de l'alphabet arabe tend à tomber en désuétude.

Toutefois, en dehors des lettres de l'alphabet latin et arabe, il y a une troisième écriture (nouvel alphabet) qui est celle en N'ko créée par le linguiste guinéen Souleymane Kanté en 1949 destinée à l'usage pour toutes les variantes mandingues.

Mais, son utilisation pour écrire le mandinka reste encore assez floue. Ou s'il en existe, est en tout cas rarissime ou marginal.

Cette écriture est populaire en Guinée, pays natal de son créateur, et dans une moindre mesure au Mali.

En Guinée, il faut le dire, il y a un mouvement N'ko avec des associations qui font la promotion du N'ko à l'échelle du pays. Valentin Vydrin, dans son article⁴ sur le N'ko dira qu'« Il existe plusieurs associations en Guinée qui s'occupent de la promotion de l'enseignement formel en N'ko : l'Association pour la vulgarisation et la recherche en alphabet N'ko (AVRA-N'KO), l'Association Guinéenne pour l'éducation, le développement et l'enseignement dans nos langues nationales (AGEDEL) (cf. Wydrod : 2008, 39) ». Avant ces deux associations, il y a bien deux principales organisations ayant contribué au rayonnement de l'écriture N'ko en Guinée dont la plus ancienne est l'Association pour l'Impulsion et la Coordination des Recherches sur l'Alphabet N'ko (ICRA-N'KO) et l'autre est l'Académie N'ko, un organe de recherche de la première citée.

De nos jours, le maninka compte beaucoup de manuels écrits en N'ko, et son enseignement dans les établissements scolaires connaît un regain d'expansion. En effet, dans le même article, Valentin Vydrin confirme cette hypothèse : « Aujourd'hui, le réseau des écoles privées en

⁴ Vydrine, Valentin. (2011), L'alternative du N'ko : une langue écrite mandingue commune, est-elle possible ? Vold Lexander, Kristin; Lyche, Chantal, Moseng Knutsen, Anne (eds.). Pluralité des langues pluralité des cultures : regards sur l'Afrique et au-delà. Oslo : *The Institute for Comparative Resarch in Human Culture*, 2011, pp. 195-204.

N'ko est assez dense en Guinée, et leur popularité est incontestable ; on passe à la création des premières écoles étatiques avec l'enseignement du N'ko » (Vydrin : 2011).

A l'état actuel de l'évolution du N'ko, il y a un grand nombre de publications en maninka en écriture N'ko.

A cela, il s'y ajoute un dictionnaire monolingue N'ko écrit et achevé par Souleymane Kanté en 1962, mais qui n'a été édité que trente ans plus tard, en 1992 par un de ses disciples Baba Diané en Egypte. Baba Diané est professeur du N'ko à l'université du Caire, Egypte, lequel a lui-même publié un dictionnaire bilingue Français-N'ko KANJAMADI 1^{ere} édition 2014.

Section 2 : La grammaire du mandinka

2.1 Les voyelles

Le mandinka a cinq voyelles (appelées aussi timbres vocaliques) réparties en brèves et longues. Les voyelles longues sont redoublées. Les voyelles longues sont notées en redoublant les lettres utilisées pour noter les voyelles brèves (Creissels & Sambou : 2013, 21).

fermées	i [i :]	u [u :]
moyennes	e [e :]	o [o :]
ouvertes	a [a :]	

En mandinka, il n'est pas pertinent de percevoir les voyelles nasales. La nasalisation vocalique se réalise plutôt par l'apparition du η intervocalique placé après la voyelle précédente pour obtenir une nasalité vocalique.

2.2 Les consonnes

Le mandinka a 18 consonnes présentées dans le tableau ci-dessous.

	Lieu d'articulation				
Lieu d'articulation	labiales	dentales	palatales	vélaires	glottales
plosives non-voisées	p	t	c		
plosives voisées	b	d	j		
fricatives	f	s			h
nasales	m	n	ñ [ɲ]	η	
latérales		l			

semi-voyelles	w	r	y [j]		
---------------	---	---	-------	--	--

NB : en transcription orthographique les symboles phonétiques suivants se transcrivent comme suit :

[ɲ] → ñ

[j] → y

[ŋ] → ŋ

Observations :

La lettre ‘g’ qu’on retrouve dans l’alphabet latin est très rare en mandinka. Elle est souvent prononcée par ‘k’. La lettre ‘g’ n’a pas de statut ou pertinence phonologique en mandinka. Cette lettre, on la trouve dans les autres variétés mandingues comme le maninka du Niokolo ou le maninka du Dantila (des variétés parlées au Sénégal oriental) opposable à la lettre ‘k’ telle que prononcée en mandinka.

Il faut souligner que le ‘r’ ne se rencontre presque pas en position initiale en mandinka à quelques exceptions près. Exemple : ràjôo → radio (mot emprunté au français).

La lettre ‘h’, quant à elle est souvent en position initiale ; il est rare de la trouver à l’intérieur de mots, voire inexistant en position finale.

2.3 Les pronoms

-Les pronoms personnels

La liste complète des pronoms personnels sujet et emphatique est fournie dans le tableau suivant. Toutefois, nous pouvons simplement désigner les pronoms personnels sujet comme des pronoms non-emphatiques. Nous avons alors deux formes de pronoms que nous désignons pronoms emphatiques et pronoms non-emphatiques.

Ci-dessous le tableau :

Sujets (non-emphatiques)		Emphatiques	
ń	« je »	ńtè	« moi »
í	« tu »	ítè	« toi »
à	« il »	àté	« lui »

ń	« nous »	ńtélú/ńtòlú	« nous »
áli/álú	« vous »	álítélú/álútòlú	« vous »
ì	« ils »	ìtélú/ìtòlú	« eux, elles »

Selon le tableau ci-dessus, en mandinka, les pronoms personnels à la forme emphatique sont marqués par un suffixe d'emphase *-te*. Ainsi, pour les pronoms personnels du pluriel à la forme emphatique, il y a le marqueur suffixal pluriel *-lú* qui vient après le suffixe d'emphase. Aussi, la voyelle *e* du suffixe d'emphase se labialise en *o*.

En mandinka, les pronoms à la forme emphatique comme à la forme non-emphatique sont des pronoms proclitiques comme en français, c'est-à-dire qu'ils sont toujours collés au mot suivant dans la phrase, mais syntaxiquement détachés. Donc, ces deux séries de formes ont la même fonction syntaxique. Cependant, les pronoms emphatiques ont la particularité d'être suivis par la marque de focalisation *lè* ; ce qui n'est pas le cas pour les pronoms non-emphatiques.

Ainsi, en exemple 1a, nous avons la forme emphatique et en exemple 1b, la forme non-emphatique.

(1a) ítè lè yè ń nèn

ítè lè yè ń nèn
 2SG-EMPH FOC ACCP 1SG insulter
 C'est toi qui m'as insulté.

(1b) à yé à nèn nè

à yé à nèn nè
 3SG ACCP 3SG insulter POSTP
 Il l'a insulté.

-Les pronoms réfléchis

Pronoms personnels sujet		Pronoms réfléchis	
ń	« je »	ń	« me, m' »
í	« tu »	í	« te, t' »
à	« il »	í	« se, s' »
ń	« nous »	ń	« nous »

áli/álu	« vous »	í	« vous »
ì	« ils, elles »	í	« se, s' »

En mandinka, les pronoms de première et de deuxième personne du singulier sont les deux formes qui sont utilisées pour désigner les pronoms réfléchis de toutes les personnes. En fait, il s'agit de la forme *ń* qui est utilisée pour les pronoms réfléchis de la première personne du singulier et du pluriel. Et la forme *í* correspond au reste des pronoms à savoir ceux de la deuxième et de la troisième personne du singulier et de leurs correspondants pluriels.

A noter que les pronoms réfléchis en mandinka (les deux formes au singulier et au pluriel précitées) ont la particularité de porter le ton ponctuel haut.

Ainsi, partant de ce constat, il est à retenir qu'en mandinka, le pronom réfléchi ne peut être conçu que dans le rôle syntaxique d'objet qu'il joue en ayant pour antécédent le sujet grammatical. En effet, dans le système mandinka, dans le sens réfléchi comme en français, l'action revient sur le sujet. Ceci est exemplifié dans ces énoncés :

(2a) à yé í fáyì bâa kónò

à yé í fáyì bâa kónò
 3SG ACPP REFL jeter mer dans
 Il s'est jeté dans la mer.

(2b) ń ńa ń kúu lè

ń ńa ń kúu lè
 1SG ACPP REFL laver FOC
 Je me suis lavé.

Toutefois, en outre de son emploi réfléchi dans lequel il est en relation de coréférence entre le sujet et l'objet, le pronom réfléchi peut également prendre la forme de pronom intensif qui est plus fréquent dans l'usage en mandinka, c'est-à-dire qu'avec le pronom intensif, nous pouvons construire le sens réfléchi.

-Le pronom intensif (sens réfléchi) :

Dans cette configuration, pour reprendre l'exemple précédent (2a), à la place du pronom réfléchi, nous pouvons simplement mettre le pronom plus l'intensifieur pour exprimer le sens

réfléchi. Donc, pour la formation du pronom intensif, c'est la combinaison du pronom (forme non-emphatique et forme emphatique) avec l'intensifieur. La forme non-emphatique est illustrée en exemple 3a :

(3a) à yé à fǎŋò fáyì bāa kónò

à yé à fǎŋò fáyì bāa kónò

3SG ACPP 3SG INT jeter mer dans

Il s'est jeté dans la mer.

Avec l'exemple 3b, nous avons la forme emphatique. Mais, dans ce cas présent, elle est suivie du focalisateur *lè*.

(3b) àté fǎŋò lè yè fáyì bāa kónò

àté fǎŋò lè yè fáyì bāa kónò

3SG-EMPH INT FOC ACPP jeter mer dans

C'est lui-même qui s'est jeté dans la mer.

Dans le même ordre d'idée, le pronom intensif au sens réfléchi peut exprimer une possession.

(3c) à yè mótò sán à fǎŋò yè

à yè mótò sán à fǎŋò yè

3SG ACPP moto acheter 3SG INT BEN

Litt. Il a acheté une moto pour lui-même.

Il s'est acheté une moto.

A côté de ces types de pronoms, nous avons aussi le pronom réciproque.

-Le pronom réciproque :

Le pronom réciproque se caractérise en mandinka par la forme *ñôo* qui se traduit par "l'un l'autre", le préfixe "entre", le pronom "se".

Par ailleurs, en mandinka, on obtient le sens réciproque lorsqu'on a deux ou plusieurs sujets où l'un agit sur l'autre ou les uns sur les autres.

Les exemples suivants en sont des illustrations :

(4a) ì sé ñño jé lè

ì sé ñño jé lè
3PL POT RECIP voir FOC
Ils se voient.

(4b) ñ máη ñño móyì

ñ máη ñño móyì
1PL ACPN RECIP entendre
Litt. Personne n'a entendu l'autre.
On ne s'est pas entendu.

(4c) álú sì ñño máakóyì

álú sì ñño máakóyì
2PL POT RECIP aider

Il faut vous entraider. Ou bien entraidez-vous ou encore aidez-vous les uns les autres.

(4d) ì yè ñño néη nè

ì yè ñño néη nè
3PL ACPN RECIP insulter FOC
Ils se sont insultés.

2.4 Le verbe

Dans cette section, nous allons décrire le fonctionnement des verbes en mandinka. En effet, le verbe étant comme un mot qui exprime l'action faite par le sujet ou un état dans lequel se trouve le sujet, en mandinka, les verbes ont la possibilité de régir un complément d'objet. Nous distinguons alors les verbes transitifs et les verbes intransitifs.

-Les verbes transitifs :

Il s'agit d'un prédicat verbal, c'est-à-dire l'élément constructeur, l'élément organisateur accompagné de son complément. Ainsi, les verbes transitifs régissent un complément d'objet

selon que le complément d'objet soit direct ou indirect. Nous allons les illustrer en ces exemples dont l'exemple 5a est un verbe transitif direct et l'exemple 5b, transitif indirect.

(5a) Músáa yè kínòo dómò

Músáa yè kínòo dómò
Músáa ACPP riz manger
Moussa a mangé du riz.

(5b) Músáa yè à báamáa tɛlɛfɔŋ

Músáa yè à báamáa tɛlɛfɔŋ
Músáa ACPP POSS mère téléphoner
Moussa a téléphoné à sa mère.

A côté des transitifs direct et indirect, il y a également des ditransitifs ou bitransitifs.

(5c) Músáa yè kódòo dǐi à báamáa là

Músáa yè kódòo dǐi à báamáa là
Músáa ACPP argent donner POSS mère POSTP
Moussa a donné de l'argent à sa mère.

-Les verbes intransitifs :

Il s'agit des verbes qui n'admettent pas de complément d'objet. Le verbe est construit donc avec son sujet sans complément. Le verbe, sans complément, fournit un énoncé.

(6) à táatà

à táatà
3SG partir
Il est parti.

Section 3 : Quelques considérations tonales et structure syntaxique

3.1 Système tonal

Dans ce travail, le système tonal auquel nous faisons référence est celui du mandinka de Pakaawu ou Pakao qui a été développé et décrit par Denis Creissels (cf 2019). En effet, le système tonal décrit dans ce travail correspond aux tons ponctuels haut (**H**) et bas (**B**) et aux tons modulés descendant (**HB**) et montant (**BH**).

En mandinka, le ton est très pertinent parce qu'il peut faire varier le sens entre deux mots qui s'écrivent de la même façon (homographie) :

báa → fleuve

bàa → chèvre

3.2 Structure syntaxique

Généralement, les langues mandingues sont différentes des langues atlantiques parce que dans ces langues, nous pouvons avoir une structure de la sorte : S+V+C ou SVO ; or, en mandinka qui nous concerne dans ce travail, la structure syntaxique est la suivante : S+O+V :

Wolof

Musa lekk na yap

S V O

Moussa a mangé de la viande

Mandinka

Musa yè súbòo dómó

S O V

Moussa a mangé de la viande

Deuxième partie : Les particules énonciatives : *dé*, *kó* et *wó*

Dans cette partie, nous allons décrire les trois marqueurs introduits dans leur contexte. Notre démarche consistera à l'analyse de l'énoncé avec marqueur, puis sans marqueur pour cerner leur valeur sémantique, et éventuellement définir la contribution spécifique de chacune d'elles à la construction du sens de l'énoncé où elles apparaissent et son interprétation.

Section 1 : La particule *dé*

Cette section est consacrée à la particule *dé*. Il s'agit de déterminer ses différentes positions dans l'énoncé.

1.1 *dé* en position interne

La particule *dé* s'emploie à l'intérieur d'énoncés pour exprimer différentes valeurs en fonction de situation contextuelle.

1.1.1 *dé* met en relief un constituant topicalisé

La particule énonciative *dé* à l'intérieur d'énoncés est employée pour mettre en relief un constituant topicalisé. Dans ce cas, elle porte sur le sujet.

Les exemples (7), (8), (9) et (10) illustrent cela.

En (7), sur le chemin des champs, X demande à ses enfants s'ils ont pensé à prendre unealebasse d'eau à boire car le type de travail qu'ils vont faire donne soif. L'un d'entre eux répond :

(7a) ńtè dé jíyòò bé ń búlù lè

ń-tè	dé	jíy-òò	bé
1SG-EMPH	EMPH	eau-D	COPLOC
ń	búlù	lè	
1SG	dans.la.sphère.de	FOC	

Moi, pour ce qui me concerne, j'ai de l'eau.

(7b) ńtè jíyòò bé ń búlù lè

ń-tè	jíy-òò	bé
1SG-EMPH	eau-D	COPLOC
ń	búlù	lè

1SG dans.la.sphère.de FOC

Moi j'ai de l'eau.

Nous avons ici un énoncé impliquant un père et ses enfants. Dans sa question, le père introduit un groupe de sujets (Xi, Xj, Xk...Xz) et se demande s'ils valident P < apporter de l'eau à boire>. Donc, la question du père concerne l'ensemble de X. Mais dans sa réponse, le locuteur pose Xi (lui-même) en contraste avec autre que Xi. Cela étant, le rôle du marqueur *dé* consiste à indiquer que sa réponse concerne Xi de sorte à ne pas concerner autre que Xi. En d'autres termes, *dé* indique que Xi parle de lui, pour ce qui concerne les autres sujets (Xj,Xk, Xz...) il ne se prononce pas.

En bref, avec le marqueur *dé* en (7a), le locuteur opère un centrage sur Xi tandis qu'en l'absence de *dé* en (7b), le locuteur parle de lui en tant qu'occurrence d'une classe sans pour autant rien dire des autres.

Dans les deux exemples, l'élément topicalisé « ĩ-té » porte sur tout l'énoncé. Dans « ĩ-té » (je-moi), possibilité d'avoir d'autres sujets mais dont le locuteur ne parle pas. Cela revient à dire : je vais parler de moi mais les autres je ne vais pas me prononcer, d'où la glose suivante : <moi, sans plus ni moins> (emphatique avec effet de contraste sans exclusion). Dans « ĩ-té », -té ne veut pas dire *moi* car il peut s'agir aussi de *toi, lui, nous...* té se combine avec le pronom sujet correspondant, il est en relation avec la personne désignée. Il s'inscrit dans un paradigme d'interaction avec la personne désignée.

Selon le contexte, la relation X-P <moi-avoir de l'eau> est construite en altérité par rapport aux autres sujets de la classe d'occurrences.

Cette relation nous la retrouvons en 8.

En (8), tous les élèves voulaient en groupe rendre visite à leur maitresse clouée au lit, mais Moussa ne les a pas attendus. Idy rend compte à ses camarades :

(8) àté dé à táatà lè fó à năatà

à-té	dé	à	táa-tà
3SG-EMPH	EMPH	3SG	partir-ACPP
lè	fó	à	năa-tà
FOC	jusqu'à	3SG	venir-ACPP

Lui, pour ce qui le concerne, il est déjà parti et revenu.

Dans (8), comme l'exemple précédent, nous avons à faire avec l'indice de personne, troisième personne du singulier *-à* ici. Là encore, la présence de *-té* indique que c'est le sujet en relation avec P mais que cette relation n'est pas saturée en ce sens que cela pourrait être autre que *-il*. C'est donc par l'emploi de *dé* que le locuteur opère un centrage sur *-il*. Ce faisant, il indique qu'autre que *-il* est exclu pour ce qui concerne la relation X-P (emphatique avec effet de contraste et exclusion). En d'autres termes, avec *dé*, le locuteur exclut toute autre relation que X-P <lui-être parti et revenu>.

En l'absence de *dé*, la relation X-P <lui-être parti et revenu> peut se poser à X-Q <moi-être parti et revenu> ou <tu-être parti et revenu>.

Sans *dé*, le locuteur pose P mais n'exclut aucune relation autre que X-P. En bref, sans *dé*, il n'y a pas d'exclusion.

En (9), on propose à Abdou et ses compagnons des habits, mais ne voulait que l'argent :

(9) *ńtè dé ń mán làfí fēj nà fó kóddò*

<i>ń-tè</i>	<i>dé</i>	<i>ń</i>	<i>mán</i>	<i>làfí</i>
1SG-EMPH	EMPH	1SG	ACPN	vouloir
<i>fēj</i>	<i>nà</i>	<i>fó</i>	<i>kód-ò</i>	
chose	POSTP	sauf	argent-D	

Moi pour ce qui me concerne, je ne veux rien d'autre que l'argent.

A la différence des deux énoncés précédents, dans (9), avec la présence de *dé*, il y a centrage sur le choix du locuteur. Le fait que le locuteur dit « *ń-té dé* », il met l'accent sur son choix en se démarquant de ses compagnons. En d'autres termes, les autres peuvent choisir les habits (<X-Q>) mais lui il choisit l'argent X-P. Ainsi, à travers cette relation, il marque son désaccord vis-à-vis des autres (ses compagnons). C'est dire qu'il ne veut que l'argent, sans plus.

Dans la relation prédicative X-P <moi-autre que l'argent>, les autres (Y) ne sont pas pris en compte. Cela revient à considérer qu'avec *dé*, on ne tient pas compte la décision de ses compagnons. Aussi, avec *dé*, son choix sur l'argent est irréversible dans ce contexte. Cet exemple est donc construit en altérité par rapport à l'interlocuteur (les compagnons du locuteur).

Nous glosons l'énoncé de la façon suivante :

« Les autres sont libres de choisir les habits, mais moi je préfère l'argent ».

Maintenant, si nous enlevons la particule énonciative *dé*, est-ce que l'énoncé change de sens ?

En l'absence de *dé*, l'énoncé garde son sens et la séquence reste stabilisée car le locuteur marque toujours sa différence (altérité) vis-à-vis de ses compagnons sur le choix c'est-à-dire qu'au lieu des habits, lui il préfère l'argent. Toutefois, sans *dé*, le locuteur, certes, ne fait pas le même choix que ses compagnons, mais n'est pas dans le refus catégorique, il peut revenir sur sa décision. C'est l'emploi de *dé* qui détermine ce choix irréversible.

En (10), un pays frappé de plein fouet par une guerre ethnique qui a causé beaucoup de pertes humaines et matérielles. Peut-on le reconstruire ? Un sage en donne son avis :

(10) ñĩŋ bàŋkôo dé à té dádáa nŋolà

ñĩŋ bàŋk-ôo dé à té dádáa nŋo-là

DEM pays-D EMPH 3SG COPN reconstruire pouvoir-INF

Ce pays pour ce qui le concerne, ne peut pas se reconstruire.

En (10), la particule *dé* qui vient après le topique « ñĩŋ bàŋkôo », s'appuyant sur la copule négative « té » conforte le point de vue du locuteur. En effet, avec *dé* + « té », le locuteur exclut toute forme d'altérité pouvant introduire une nouvelle relation. En disant « ñĩŋ bàŋkôo dé », il opère un centrage sur le sujet grammatical (topique), c'est-à-dire qu'il dit que pour ce qui concerne ce pays et non un autre pays. En d'autres termes, tout autre que ce pays, donc ne se rapportant pas à ce pays dont il s'agit ici, n'est pas pris en compte dans la relation prédicative X-P.

Ainsi, le locuteur tient compte du point de vue contraire selon lequel ce pays pourrait se reconstruire mais laisse trainer cette relation en privilégiant X-P.

Considérant donc la relation X-P <ce-pays ne peut pas se reconstruire>, le locuteur dit que ce qu'il dit est le cas.

Nous le glosons ainsi :

« Je ne parle pas d'un autre pays, mais le pays dont il est question ici ne peut pas se reconstruire ».

Sans *dé*, le locuteur pose p mais ne tient pas en compte de p'. Il expose simplement son point de vue. Aussi, en l'absence de *dé*, la séquence n'est pas stabilisée dans la mesure où le discours du locuteur peut être pris comme un simple point de vue, et que c'est bien possible de reconstruire ce pays.

1.1.2 *dé* dans l’assertion

La particule *dé* en position interne peut également s’employer dans les énoncés assertifs. Elle peut ainsi succéder à un groupe verbal.

Ceci est illustré en (11) et (12) ci-dessous.

En (11), il est très attendu dans la maison de sa belle-famille pour rencontrer son beau-père, le prétendant n’a pas honoré de sa présence, ce qui a poussé son ami à l’interpeller de son absence :

(11) *ń mán í jè dé à lá kòrdâa kónò kúnùŋ*

<i>ń</i>	<i>mán</i>	<i>í</i>	<i>jè</i>	<i>dé</i>
1SG	ACPN	2SG	voir	EMPH
<i>à</i>	<i>lá</i>	<i>kòrdâa</i>	<i>kónò</i>	<i>kúnùŋ</i>
3SG	GEN	maison	dans	hier

Je ne t’ai pas vu en tout cas dans sa maison hier. (Quant à te voir dans sa maison hier, je ne t’ai pas vu).

Dans (11), nous avons une assertion négative. Avec la particule *dé*, en interpellant son ami (prétendant), le locuteur pense que celui-ci ne devait en aucun cas rater ce rendez-vous avec son beau-père (chez sa belle-famille) sans raison. La présence de *dé*, précédée du syntagme verbal implique que le prétendant devait honorer de sa présence quoiqu’il advienne, selon le contexte.

L’emploi de *dé* est une façon de dire au prétendant qu’en ne s’étant pas rendu au domicile de sa belle-famille, il a fauté. Dit autrement, le prétendant ne se conforme pas aux valeurs coutumières qui consistent à voir un prétendant témoigner de respect et de considération à l’égard de sa belle-famille.

Cela dit la relation X-Q <il-se rendre chez sa belle-famille> telle que souhaitée par le beau-père est ainsi invalidée ; le prétendant reste ainsi dans une zone d’instabilité quant à rencontrer son beau-père. Au lieu de valider XQ, il reste dans p tel que construit en dehors de toute considération par rapport à p’.

Et nous glosons l’énoncé comme suit :

« Tu as manqué le rendez-vous avec ton beau-père sans motif aucun, or, tu ne devais pas le manquer ».

En revanche, si nous retirons *dé* de l’énoncé, nous perdons cette idée selon laquelle le prétendant ne devait en aucun cas manquer le rendez-vous avec son beau-père chez sa belle-famille car ce manquement peut être motivé. Le discours du locuteur n’implique pas forcément

que le prétendant devrait aller à la rencontre de son beau-père. Nous avons cette idée que le locuteur interpelle le prétendant pour savoir pourquoi il a manqué le rendez-vous.

En (12), un garçon fait perdre l'habit de son ami qui ne veut pas qu'il le lui rembourse alors qu'il était prêt à le faire. Il le fait savoir alors à son frère qui ne le croyait pas :

(12) à mán làfi dé ń ná à lá báyoò jôo

à	mán	làfi	dé	ń
3SG	ACPN	vouloir	EMPH	1SG
ńá	à	lá	báyoò	jôo
SUBJP	3SG	GEN	habit.D	payer

Litt. Il ne veut pas du tout que je paie son habit

Il ne veut pas du tout que je le rembourse.

Comme l'exemple précédent, l'exemple (12) est produit dans un contexte d'assertion négative. Nous observons que le locuteur emploie *dé* non seulement pour persuader son frère de ne pas douter de ce qu'il lui dit, mais aussi pour magnifier le geste de son ami.

Dans ce contexte précis, la présence de *dé* implique que ce que dit le locuteur est le cas. L'emploi de *dé* implique également que le locuteur témoigne de la reconnaissance vis-à-vis de son ami.

Avec *dé*, étant donné p, le locuteur demande à opérer un passage de p' à p. En d'autres termes, le locuteur, en tenant compte du point de vue de l'interlocuteur (son frère), demande celui-ci à rester dans p. Ou encore, le locuteur tient compte de p', mais privilégie p. D'où, l'importance de *dé* dans ce contexte, consistant à stabiliser la séquence et à convaincre l'interlocuteur de valider la relation prédicative X-P <il-pas vouloir le rembourser>.

En bref, *dé* s'appuyant sur le prédicatif verbal négatif « mán » implique dans ce contexte une sortie du doute dans la tête de l'interlocuteur et de quitter la zone d'incertitude ou d'instabilité pour reconsidérer p en éliminant p', donc l'altérité déjà introduite à travers la position de l'interlocuteur éliminée. C'est donc la combinaison de *dé* avec l'accompli négatif qui élimine l'altérité exprimée par l'interlocuteur.

Si nous éliminons la particule *dé*, la séquence n'est pas recevable car le discours du locuteur peut être remis en cause, c'est-à-dire que p construit en dehors de toute forme d'altérité peut aboutir à la validation de la valeur négative de la relation ; d'où le rôle déterminant de *dé* pour sa stabilisation.

En sus de cela, le locuteur ne tient pas compte le point de vue de l'interlocuteur, il pose p mais ne tient pas compte de p' ou de tout autre que p.

Dans les exemples (13) et (14), la particule *dé* est postposée au marqueur de focalisation « *lè* » pour exprimer une assertion.

En (13), Moussa met en garde sa petite sœur contre la révélation d'une affaire insolite. Elle raconte tout à sa maman à son arrivée, à la surprise générale :

- (13) à yè ñĩŋ kúwòo fó *lè* dé à báamáa yè
à yè ñĩŋ kúwòo fó
3SG ACPP DEM chose.D dire
lè dé à báamáa yè
FOC EMPH POSS mère BEN
Elle l'a raconté pourtant à sa mère.

Le contexte de cet énoncé est tel que la fille avait quelque chose à dire à sa mère et elle a dit cette chose à sa mère. Donc, elle a dit ce qu'elle a à dire à sa mère, pas d'autre chose que ça.

Cet énoncé (13) contient une focalisation marquée par « *lè* ». Dans cet exemple, l'information se trouve dans la relation prédicative qui suit le topique. Cette relation est également marquée par le focalisateur qui suit le constituant verbal dont la particule *dé* traduit l'expression d'une assertion positive.

L'emploi de *dé* est une expression de surprise de la révélation de l'affaire qui était censée être secrète. Ce qui étonne le locuteur, c'est le fait que la fille ait raconté l'affaire à sa mère après qu'il l'a déjà avertie.

Nous glosons à cet effet l'énoncé comme suit :

« Puisque je t'ai déjà prévenue, tu ne devais pas le dire à ta mère ».

Cet énoncé, compte tenue de la faille notée dans la réaction de la fille, constitue une relation par rapport à laquelle la fille marque son altérité. C'est une expression de l'altérité du locuteur. En d'autres termes, la fille se démarque de la relation en créant la distanciation que nous pouvons matérialiser ainsi :

X (Moussa) : « je t'ai déjà avertie, tu ne devais pas le révéler à ta mère »

Y (La fille) : « je le lui ai révélé moi »

Partant de ce constat, la relation X-P <elle-raconter à sa maman> est une réalisation non attendue par le locuteur qui souhaitait la validation de X-Q <elle-cacher l'affaire>.

Sans *dé*, le locuteur n'est pas surpris par rapport à la réaction de la fille, c'est-à-dire la révélation de l'affaire qu'elle devait tenir secrète. C'est comme si le locuteur s'attendait à cette réaction révélant l'affaire à sa maman. Donc, en l'absence de *dé*, le locuteur n'est pas surpris ; l'attitude de la fille était prévisible.

En (14), un individu loue les qualités oratoires du griot devant sa famille qui n'est pas encore convaincu :

(14) à yè sáatârôo nõo lè dé báakè báakè

à	yè	sáatârôo	nõo
3SG	ACPP	raconter.ANTIP.D	maîtriser
lè	dé	báakè	báakè
FOC	EMPH	beaucoup.MAN	beaucoup.MAN

Litt. Il sait très bien raconter.

Il maîtrise très bien son art. (Pour dire que c'est un grand orateur).

Comme en (13), dans cet énoncé (14), le discours du locuteur contient une focalisation marquée par « lè » qui suit le syntagme verbal. La présence de *dé* dans ce contexte précis donne à l'énoncé une marque d'assertion positive. L'emploi de *dé* est une façon pour le locuteur de convaincre la famille du griot sur le talent oratoire inouï de celui-ci.

Avec *dé*, le discours du locuteur implique que ce qu'il dit est le cas. Cela dit, la relation X-P <Il-maîtriser son art> est validée. Mais, compte tenu du point de vue de la famille du griot qui n'est pas encore persuadée du talent oratoire du griot, le locuteur pose p et opère un passage de p' à p. Cela revient à dire que p est le cas selon le locuteur, mais le point de vue de la famille du griot remet en cause cette valeur p, d'où l'utilité de *dé* dans ce contexte pour persuader la famille du griot à rester dans p. En d'autres termes, le locuteur invite la famille du griot à valider la relation préalablement construite par rapport à p'.

La position de la famille du griot par rapport à ce discours du locuteur est une marque d'altérité ; il y a là donc une altérité intersubjective entre p et p' découlant de la coexistence entre les deux valeurs de P (p, p') dans cet énoncé. Ce faisant, suivant le traitement de l'altérité, nous pouvons dire que l'altérité est ici prise en compte et maintenue.

En l'absence de *dé*, le doute exprimé par la famille du griot devient apparent. Dans ce contexte, le locuteur ne s'inscrit pas dans le cadre à effacer le doute dans la tête de la famille du griot, donc à les convaincre. Il laisse le doute planer dans leur tête. En outre, le discours du locuteur

est présenté comme une possibilité laissée à l'appréciation de la famille du griot pour confirmer la relation prédicative ou l'infirmier.

Dans les exemples (15) et (16), la particule *dé* suit une marque de postposition pour exprimer une assertion.

En (15), un père de famille a injecté de grosses sommes dans la formation de son fils (Moussa) en vain. Le vigile de la maison porte à la connaissance de l'épouse les regrets de son époux :

(15) à mán jíkí Músáa là dé fó à yè sòobèeyâa fólóo

à	mán	jíkí	Músáa	là	dé
3SG	ACPN	espérer	Moussa	POSTP	EMPH
fó	à	yè	sòobèeyâa	fólóo	
OBLIG	3SG	SUBJP	être_sérieux	d'abord	

Il n'a pas du tout confiance en Moussa à moins qu'il soit sérieux d'abord.

Cet énoncé (15) est construit en deux parties : la première partie contient la particule *dé* précédée du syntagme verbal « jíkí » (espérer) et présentée comme le résultat de la seconde partie qui contient le verbe « sòobèeyâa » (être sérieux) qui constitue la conséquence de la première partie. Cela étant, la particule *dé* porte deux valeurs dans ce contexte : la première est déterminative ou qualitative pour la première partie et la deuxième est conditionnelle pour la seconde partie. Avec *dé*, le locuteur soutient que p est le cas dans cette relation prédicative X-P <il-pas avoir confiance>.

La présence de *dé* dans cet exemple décrit la nature du procès. En d'autres termes, elle permet de déterminer le degré de confiance qu'exprime le procès. Plus précisément, *dé* indique que l'époux n'a aucune confiance en son fils et laisse entendre que le fils doit faire en sorte qu'il regagne la confiance de son père.

Et à partir de ce moment nous avons cette glose :

« Moussa n'est pas sérieux, raison pour laquelle son père n'a pas confiance en lui ».

Si nous supprimons *dé*, le procès n'est pas dans ce cas déterminé puisque nous ne pouvons pas savoir s'il s'agit du fait qu'il n'a pas trop confiance ou n'en a pas du tout. Donc, sans *dé*, la séquence n'est pas bien formée.

En (16), pour annoncer à ce petit le décès de son père après qu'il a perdu sa mère à peine un mois, le messenger lui avoue toute sa peine :

(16)	kà	ñĩŋ	kìbáar-òo	síndí	í	mà
	INF	DEM	nouvelle-D	annoncer	2SG	POSTP
	dé	à	kòlèyâa-tá	ń	mà	lé
	EMPH	3SG	être_difficile-ACPP	1SG	POSTP	FOC

T'annoncer cette nouvelle, sincèrement m'est très difficile.

Dans (16), la particule *dé* précédée de la marque de postposition apparait comme un adverbe déterminant la nature du procès.

Avec *dé*, le locuteur fait un aveu, celui de ne pas pouvoir trouver la force et le verbe pour annoncer la nouvelle. Donc, cet énoncé est l'expression de tristesse.

En outre, nous pouvons dire que la réticence du locuteur quant à annoncer la triste nouvelle est compréhensible car dans de telles circonstances, il n'est pas évident de trouver les mots pour les dire.

Ainsi, nous glosons l'énoncé comme suit :

« Ce n'est pas évident d'avoir la force ou les mots pour annoncer à quelqu'un qui venait de perdre sa mère à peine un mois que son père aussi vient de décéder ».

Sans *dé*, le locuteur fait savoir sa tristesse au petit et a les mots pour annoncer la triste nouvelle ; il n'a pas trop la peine comme nous pouvons le constater avec *dé*.

En outre, si nous enlevons *dé* de l'énoncé, nous constatons que celui-ci reste correct syntaxiquement et sémantiquement. Il s'y ajoute que dans la tradition, il est rare pour ne pas dire jamais qu'on annonce un faux décès à quelqu'un ; c'est ce qui justifie ici la stabilisation de l'énoncé et exclut toute idée de fausse nouvelle qui pourrait faire douter le garçonnet de la nouvelle du décès de son père qui lui a été annoncée.

Dans l'énoncé (17), la particule vient après un syntagme nominal pour exprimer une assertion. En (17), son mari lui demande de lui apporter de l'eau à boire mais elle lui répond qu'elle ne peut pas se déplacer :

(17)	ń	bé	jàŋ	dámìŋ	dé
------	---	----	-----	-------	----

1SG COPLOC ici position EMPH

í tè wílí nŋo-là

1SG COPN se_lever pouvoir-INF

Là où je suis, honnêtement je ne peux pas me lever.

Dans l'exemple (17), avec la présence de *dé* s'appuyant sur la copule négative « tè », le locuteur [l'épouse] exprime un refus catégorique. Mais, en refusant de donner de l'eau à boire à son mari, elle montre qu'elle ne se conforme pas à la tradition qui veut qu'elle obéisse aux ordres de son époux. Cela dit, la relation X-P <je-pas pouvoir me lever> n'est pas admise ; elle transgresse les règles coutumières et traditionnelles qui disent que la femme ne doit pas refuser les services de son mari et doit se soumettre à ses ordres.

En d'autres termes, la femme n'a pas fait ce qu'on attend d'elle, c'est-à-dire qu'elle aurait dû donner de l'eau à boire à son époux ; donc la relation X-P est validée négativement.

Avec *dé*, dans ce contexte, la position du locuteur introduit l'altérité. En refusant de rendre service à son époux, la femme marque son altérité vis-à-vis de ce dernier.

Nous pouvons dire que *dé* indique un refus catégorique qui n'a aucune motivation. C'est comme si l'épouse disait à son époux : désolée, mais je ne peux t'apporter de l'eau à boire.

Si nous enlevons *dé* de l'énoncé, ce que dit le locuteur est certes un refus, mais peut être motivé car ça peut être dû à une fatigue ou une maladie. Il y a peut-être bien une raison qui justifie le refus de l'épouse sinon elle aurait donné de l'eau à boire à son époux.

La particule *dé* à l'intérieur d'énoncés assertifs peut aussi suivre un constituant adverbial pour topicaliser l'adverbe et marquer l'importance de l'assertion.

Nous le voyons en (18).

En (18), une fille venait de décrocher son baccalauréat d'office et est en joie débordante, voilà comment son frère aîné la taquine :

(18) bīi dé í bè séewòoríŋ nè

bīi dé í bè séewòo-ríŋ nè

aujourd'hui EMPH 2SG COPLOC etre_content-RES POSTP

Aujourd'hui, franchement tu es très contente.

Dans cet énoncé (18), la particule *dé* s'appuyant sur le constituant adverbial « *bïi* », est employée pour marquer une assertion positive ; *dé* décrit la nature de la joie qui envahit la bachelière.

Nous pouvons donc dire que *dé* est employé dans ce contexte pour décrire la façon dont la bachelière est prise de joie à la suite de sa réussite au baccalauréat. Dit autrement, *dé* traduit une liesse chez la fille.

Etant donné la relation X-P <tu-être contente>, celle-ci est localisée relativement à un instant *t* précis et pas d'un autre jour ou moment (Q). Et cet instant *t* est qualifié comme localisant X-P.

La suppression de *dé* dans cet énoncé n'altère en rien ni son sens ni sa construction grammaticale. En effet, la joie de la bachelière est toujours exprimée mais elle n'est pas décrite. C'est seulement avec l'emploi de *dé* qui indique l'immense joie qui habite la nouvelle bachelière.

1.2 *dé* en position finale

En mandinka, la particule *dé* s'emploie pour clore les énoncés avec des valeurs différentes selon le contexte.

1.2.1 *dé* dans l'assertion

En final d'énoncés assertifs sans valeur d'avertissement la particule *dé* exprime une emphase. Les exemples (19) et (20) illustrent cela.

En (19a), son père doute de ses propos, mais l'élève, très sûr de ce qu'il avance, campe sur sa décision :

(19a) *ń táatà lè dé*

<i>ń</i>	<i>táa-tà</i>	<i>lè</i>	<i>dé</i>
1SG	partir-ACPP	FOC	EMPH

Je suis bel et bien parti.

(19b) *ń táataà lè*

<i>ń</i>	<i>táa-taà</i>	<i>lè</i>
1SG	partir-ACPP	FOC

Je suis parti.

Dans (19a), l'emploi de la particule *dé* conforte la position du locuteur qui affirme être parti à l'école bien vrai que son père en doute encore. En d'autres termes, avec *dé*, le locuteur dit qu'il est bel et bien parti, reste à son père de le croire ou pas. En effet, *dé* indique que ce que dit le locuteur est le cas malgré ce que son père pourrait penser. Le locuteur essaie de convaincre son père en lui enlevant tout doute.

Ainsi, considérant la relation X-P <je-être parti>, le locuteur dit qu'il n'a fait autre chose que partir. Cela implique qu'il a fait quelque chose et ce quelque chose n'est rien d'autre que partir. Il pose p et privilégie p en dehors de toute considération par rapport à p'. En effet, selon la position du locuteur, l'altérité introduite par l'interlocuteur (son père) est éliminée. Cela dit, le locuteur valide la valeur positive de la relation.

Dans ce contexte, le marqueur *dé* porte sur toute la relation.

En revanche, dans (19b), sans *dé*, le doute sur le fait qu'il soit parti ou pas à l'école est apparent. « Je suis parti » est pris en bloc. En se limitant à dire simplement « je suis parti », le locuteur ne justifie pas sa cause. Donc, sans l'emploi de *dé* dans ce contexte précis, la séquence n'est pas recevable. Aussi, le locuteur ne s'inscrit pas dans un cadre à convaincre son père, d'où le doute émanant de son propos.

Dans ces deux exemples, le pronom personnel « je » est mis en emphase.

En (20), accusé d'avoir contredit son père, ce garçon soutient le contraire à son interlocuteur :

(20) ń mán à lá kúmóo sòosôo dé

ń	mán	à	lá
1SG	ACPN	3SG	GEN
kúmóo	sòosôo	dé	
parole.D	contredire	EMPH	

Je ne l'ai pas contredit, sincèrement.

Dans cet énoncé ci-dessus (20), l'emploi de *dé* donne à l'énoncé une valeur de persuasion. En l'accusant de ne pas respecter les propos de son père, le locuteur s'inscrit dans un cadre persuasif pour se tirer d'affaire. En ce sens, la relation X-P <je-pas contredire> implique que ce que dit le locuteur est le cas malgré le point de vue contraire.

En outre, la particule *dé* fonctionne dans cet énoncé comme adverbe et qualifie le procès.

Avec *dé*, nous pouvons dire que le locuteur tient compte du point de vue de l'interlocuteur, mais privilégie p. Dans ce cadre, p est prépondérant par rapport à p'.

Le locuteur en posant *p* invite l'interlocuteur à rester dans *p* ou encore à rester à l'intérieur de l'espace de validation de *P*. Et nous avons quelque chose de cette nature : je te dis que je ne l'ai pas contredit, ni de près ni de loin ou bien je ne l'ai pas contredit du tout.

En bref, avec *dé*, le locuteur ne se tient pas pour fautif ; il se dédouane de toute accusation pouvant l'incriminer, d'où le sens persuasif de son discours.

Sans *dé*, le discours du locuteur ne s'inscrit pas dans un cadre à persuader l'interlocuteur, c'est-à-dire que l'idée de persuasion n'est pas admise et aucun argument ne pourrait l'en tirer d'affaire. En l'absence de *dé*, il serait pris pour fautif. Aussi, la séquence n'est pas recevable dans la mesure où il est déjà pris pour fautif au départ.

La particule *dé* est employée en final d'énoncés assertifs exprimant une nuance d'avertissement. Les exemples (21) et (22) sont des illustrations.

En (21), lors de l'assemblée générale du mouvement des étudiants libéraux de Kolda, l'attitude de Moussa a été incompréhensible ce jour. C'est ainsi qu'un membre se leva et décrit son comportement :

- (21) à níŋ jàm fâa lè nãa-tà dé
à níŋ jàm fâa lè nãa-tà dé
3SG avec trahison FOC venir-ACPP EMPH
C'est avec trahison qu'il est venu, soyez sûrs.

Nous observons dans cet énoncé (21) que le jeu de Moussa a été très tôt compris par ses pairs. En effet, il voulait abandonner le mouvement libéral des jeunes étudiants de son terroir dont il est un cadre au profit du mouvement des étudiants socialistes.

Dire que « c'est avec trahison qu'il est venu », nous en déduisons que ce n'est pas avec autre chose que trahison. Ainsi, trahison est sélectionnée ; il en découle la non-sélection de autre que trahison.

Pour ce qui est de la relation X-P <lui-venir avec trahison>, le marqueur *dé* indique que c'est de cela qu'il s'agit et pas d'autre chose.

Nous pouvons donc dire que le locuteur pose *p* en tenant compte de *p'*, mais laisse trainer *p'* pour revenir à *p*.

En outre, le discours du locuteur ressemble à un appel à la prudence et à la vigilance. Comme s'il disait : faites attention à ce monsieur, c'est un traître !

Considérant la relation X-P <lui-venir avec trahison> ou <il-venir avec trahison>, le locuteur dit que ce qu'il dit est le cas ; et ceci valide la relation prédicative <lui-venir avec trahison>.

Dans ce contexte, la valeur ainsi assertée est présentée comme la seule valable.

En bref, avec *dé*, le locuteur prévient l'auditoire contre la perfidie du monsieur.

Sans *dé*, le locuteur pose p sans plus. En d'autres termes, il se situe hors p, p' ; il décrit juste l'attitude de l'étudiant, mais il n'est plus dans la prévention. C'est comme s'il disait : moi je dis que « c'est avec trahison qu'il est venu », si vous me croyez, tant mieux, et si vous ne me croyez pas, tant pis. Il leur laisse le soin de confirmer ou infirmer.

En (22), Moussa emprunte de l'argent auprès de son ami croyant qu'il ne va pas le rembourser, mais ce dernier le lui rappelle tout de même :

(22) í bé ñĩŋ kódoò jòolá lè dé

í bé ñĩŋ kódoò jòo-lá lè dé

2SG COPLOC DEM argent.D payer-INF FOC EMPH

Attends-toi à rembourser cet argent de toutes les façons.

Dans cet exemple (22), l'emploi de *dé* met en évidence le caractère sérieux du locuteur quant au remboursement de son dû. Avec le marqueur *dé*, le locuteur met en garde l'interlocuteur qui pense pouvoir échapper à la créance. Ainsi, dans cette formulation, l'interlocuteur a tout intérêt à lui rembourser son argent.

Dans ce contexte, *dé* indique que le locuteur est catégorique vis-à-vis de l'interlocuteur pour recouvrer son argent.

Nous pouvons dire qu'avec *dé*, le discours du locuteur donne quelque chose de cette nature : il est hors de question de ne pas devoir rembourser cet argent.

Considérant la relation <il-rembourser argent>, on peut dire que X-P est une réalisation non attendue par l'interlocuteur. Donc, puisque cette relation n'est pas conforme à l'attente de l'interlocuteur, la relation prédicative est validée négativement. Or, X-P est la seule valeur possible ou envisageable selon le locuteur.

Maintenant si nous construisons l'énoncé sans *dé*, qu'est-ce que cela implique ?

Sans la présence du marqueur *dé*, la séquence n'est pas recevable car l'interlocuteur peut prendre le discours du locuteur dans la légèreté dans un contexte familial entre amis. Il peut penser que son pote peut lui laisser garder l'argent. En l'absence de *dé*, ce que dit le locuteur

n'implique pas que l'interlocuteur doit forcément rembourser l'argent d'autant qu'ils sont amis et que cela est dépourvu de tout caractère sérieux.

1.2.2 *dé* dans l'injonction

La particule *dé* en position finale après un syntagme verbal, peut aussi s'employer dans un énoncé injonctif.

L'exemple (23) l'illustre :

En (23), un père dissuade son fils de se suicider en s'appuyant sur les textes de sa religion qui interdit le suicide :

- (23) í kánáa à ké dé
í kánáa à ké dé
2SG SUBJN 3SG faire EMPH
Ne fais pas ça, s'il te plait.

Dans cet énoncé (23), le marqueur *dé* suit un syntagme verbal. Ainsi, avec *dé*, l'énoncé exprime à la fois une injonction et une interdiction formelle. L'injonction est exprimée négativement. Elle traduit ce que le fils doit faire. Autrement dit, le comportement qu'il doit adopter concernant son idée de suicide face à l'interdit. En effet, deux situations se présentent : le fils veut se suicider, mais le père l'en interdit formellement. Cela revient à lui dire : pour ce qui est de te suicider, tu n'as pas à le faire.

Considérant la relation X-P <il-se suicider>, le locuteur craint p possible, d'où le centrage sur p' (soit X-P') <il-pas se suicider> pour dissuader l'interlocuteur. En d'autres termes, le locuteur, en craignant p se produire, invite l'interlocuteur à rester dans p'.

Nous ramenons donc la relation X-P <il-se suicider> à X-P' <il-pas se suicider> pour opérer un centrage sur p' qui porte l'idée de ne pas laisser le fils réaliser son acte de suicide.

En ce sens, la relation <il-pas se suicider> serait une réalisation de la volonté exprimée par le locuteur.

En effet, dans ce contexte, p' est posé comme ce que devrait faire l'interlocuteur compte tenu de son comportement criminel, et cela revient à considérer p comme n'étant pas stable dans sa mise en relation à p'.

Nous en déduisons qu'avec *dé*, le locuteur s'oppose à toute idée de suicide. Donc, *dé* implique que le fils ne doit pas se suicider ; il doit écouter son père et réaliser son vœu d'abandon à l'idée de suicide.

Nous glosons l'énoncé de cette façon :

« Il faut revenir à la raison en abandonnant ton idée de suicide là car ta religion te l'en interdit formellement ».

Sans *dé*, l'injonction demeure exprimée, mais l'idée d'interdiction est prise sous l'angle de banalité par le fils. Il y a là donc une atténuation de l'effet de l'interdit. En l'absence de *dé*, le fils peut passer à l'acte en bravant le discours prohibitif de son père.

Dans ce contexte, le subjonctif négatif « *kánaa* » prend en bloc tout l'énoncé.

En conclusion, la particule *dé* est décrite comme une particule d'« emphase » ayant des valeurs telles que la persuasion, la confession, etc. En outre, au-delà de son caractère d'« instance », *dé* peut s'interpréter différemment dans des énoncés en fonction de sa position et du contexte.

La particule *dé* peut également s'interpréter comme une particule 'opérant un centrage'. Ce qui n'est pas le cas pour les particules *kó* et *wó*.

Au regard de ces interprétations, *dé* peut être une conjonction de coordination, un adverbe, une locution adverbiale et interjective.

Les contextes dans lesquels *dé* apparaît sont des contextes de reproche, de refus, de surprise, d'interdiction, de déception, etc.

A noter aussi que la particule *dé* ne se place qu'à l'intérieur et en final d'énoncés. Dans ce cas, elle peut s'employer dans un énoncé assertif comme dans un énoncé injonctif, et ce, à la forme affirmative et à la forme négative.

Qu'elle soit à l'intérieur ou en final d'énoncés assertifs, la particule *dé* peut apporter une emphase globale à l'énoncé et souligner l'importance de l'assertion avec et/ou sans nuance d'avertissement. Dans un énoncé injonctif, en position finale, elle renforce également l'injonction déjà exprimée.

Section 2 : La particule *kó*

Dans cette section, comme la particule *dé*, il s'agit de décliner les différentes positions de *kó* dans les énoncés.

2.1 *kó* en position interne

La particule *kó* peut avoir plusieurs valeurs et interprétations dans les énoncés où elle apparaît selon le contexte.

2.1.1 *kó* suit un syntagme verbal

La particule *kó* peut suivre un syntagme verbal dans une construction exprimant une nuance d'avertissement. Les exemples donnés en (24), (25) et (26) l'illustrent :

En (24), une mère demande à sa fille d'arrêter d'embêter leur voisin. Cette fille n'arrête pas de poser des questions au voisin au sujet de la bagarre qui a eu lieu entre celui-ci avec son ami la veille.

(24) í dēe kó à kánàa kámfāa

í dēe kó à kánàa kámfāa
REFL taire EMPH 3SG SUBJN⁵ se_fâcher

Tais-toi donc avant qu'il ne se fâche.

Nous observons dans ce contexte que le locuteur (la mère) met en garde l'interlocuteur (la fille). En lui demandant de se taire, le locuteur considère la relation prédicative X-P <il-se taire> comme étant à valider, c'est-à-dire « passer du non-encore validé au validé » (Culioli : 1990, 172). Cela dit, *kó* marque le passage de p' à p, et dans ce cas nous avons une stabilisation de la séquence.

En outre, cet énoncé est une mise en garde de l'interlocuteur. Avec *kó*, le locuteur pose p en tenant compte de p' pour retourner à p. En ce sens, *kó* renforce l'injonction donnée.

Il en ressort que le locuteur tient compte du point de vue de l'interlocuteur. Dès lors qu'il dit « tais-toi », s'introduit une divergence de point de vue, c'est-à-dire que pour le locuteur c'est p qui vaut dans ce contexte, et d'après lui, pour l'interlocuteur, c'est p' ; c'est alors compte tenu de cela qu'il demande à l'interlocuteur d'opérer un passage de p' à p tel que p est construit dans un premier temps. Cela étant, c'est comme si le locuteur disait : « je t'ai proposé p, or, au lieu de rester dans p, tu es resté dans p', alors reviens à p ».

En l'absence de *kó*, la séquence reste bien formée tant du point de vue syntaxique que sémantique, mais elle n'est pas stabilisée dans le sens où, n'eût été l'emploi de *kó* qui marque une insistance du locuteur, l'interlocuteur peut continuer ses questions. Donc, sans *kó*, nous n'avons plus cette fonction qui consiste à dire : on revient à p. Nous n'opérons plus le retour à p.

⁵ Ce terme est emprunté à D. Creissels & P. Sambou (2013, 74).

En (25), un grand-père prévient son petit-fils qui ne cesse de lui causer des dommages à chaque fois qu'il vient chez lui :

- (25) í búká dòmándíŋ mòi kó í-tè díndíŋ-ò
 2SG INACN peu entendre EMPH 2SG-EMPH enfant-D
 Litt. Tu n'entends pas peu du tout toi enfant.
 Tu n'entends pas du tout (pour dire qu'il est très têtu).

L'exemple (25) est une assertion négative. Le locuteur emploie la particule *kó* s'appuyant sur le marqueur prédicatif négatif « búká » pour exprimer sa crainte. En effet, l'inaccompli négatif « búká » suivi de l'adverbe « dòmándíŋ » (peu) qui est une négation atténuée en mandinka donne à l'énoncé une valeur négative. Et cette double négation comportée dans l'énoncé caractérise à la fois la crainte du locuteur et le comportement de l'interlocuteur.

Mais la position du locuteur vis-à-vis de l'interlocuteur caractérise une instance subjective de la construction du procès et marque également une absence d'altérité.

Par conséquent, l'utilisation de la particule *kó* par le locuteur implique que la relation X-P <il-être têtu> est le cas ici d'autant que le garçonnet est connu têtu.

Ainsi, si nous considérons la relation <il-être têtu>, nous pouvons dire que ce que dit le locuteur est vrai et valide la relation.

Avec *kó*, nous en déduisons que le locuteur avertit l'enfant. En d'autres termes, le locuteur, en posant p, mesure bien le caractère têtu de l'enfant et lui prête attention. Et en le qualifiant de têtu, il devient prudent et vigilant à son égard. Cela revient à lui dire : je sais que tu es têtu, puisque tu es encore là, alors je dois prendre mes dispositions.

Nous avons donc la glose suivante :

« Te voici encore chez moi pour commencer tes bêtises, je vais rester attentif et veiller sur toi ».

Dans ce contexte, même en l'absence de *kó*, la séquence est recevable. Sans *kó*, le locuteur met toujours en évidence le caractère têtu de l'enfant mais ne s'inscrit pas dans une prévention, c'est-à-dire prendre ses précautions dès qu'il voit l'enfant parce que têtu. Tout simplement il pose p et reste dans p, c'est-à-dire qu'il mesure bien son entêtement mais le considère comme tel.

En (26), un mendiant dans son errement venait de s'introduire dans la maison d'une opulente famille, dès que la mère de famille le voit, elle demande au concierge de le virer car son mari n'aime pas voir un corps étranger dans sa maison :

- (26) à fò à yé à yè fɪntì kó jǎnnín à bé kámfāalá
à fò à yé à yè
3SG dire 3SG POSTP 3SG SUBJP
fɪntì kó jǎnnín à bé kámfāa-lá
sortir EMPH avant que 3SG COPLOC se_fâcher-INF
Dis-lui de partir avant qu'il se fâche tout de suite.

L'énoncé (26) ci-dessus est construit avec le verbe « fɪntì » combiné avec la particule *kó* pour exprimer une injonction. En effet, la particule *kó*, précédant le syntagme verbal « kámfāalá », est employée pour renforcer l'injonction déjà exprimée par le verbe « sortir ».

Avec *kó*, le locuteur (mère de famille) demande au mendiant, par l'intermédiaire du concierge, de valider la relation prédicative X-P <il-sortir> tenant compte de la réaction de son mari. Autrement dit, étant donné p, le locuteur opère un passage de p' à p.

Par ailleurs, la présence de *kó* sert ici à maintenir p tel qu'il est construit dans le temps, ce faisant p' est éliminé. C'est une autre façon de demander au mendiant de rester à l'intérieur du domaine de validation de P.

Ceci se glose ainsi :

« Puisqu'il ne veut voir personne d'autre que sa famille dans sa maison, tu dois sortir avant qu'il ne te chasse ».

Si nous supprimons la particule *kó* de l'énoncé, nous voyons que le locuteur pose p et demande un passage à p sans tenir compte de la réaction du propriétaire de la maison. Le locuteur rend compte simplement ce que le propriétaire de la maison n'aime pas, c'est-à-dire voir un corps étranger chez lui, mais ne dit pas plus.

2.1.2 *kó* dans les constructions positives sans nuance d'avertissement

La particule *kó* en position interne dans les constructions positives est employée pour apporter une nuance emphatique. Nous le remarquons dans les énoncés (27), (28) et (29).

En (27), une femme de ménage donne les raisons de l'absence de son époux à une conférence impliquant tous les notables du village :

- (27) à mâŋ kéréyâa wó lè yè à tinnà kó à mâŋ táa nŋo sàfáarò lá
à mâŋ kéré-yâa wó lè yè à tinnà
3SG ACPN être_malade- DEM FOC ACP 3SG causer
ABSTR
kó à mâŋ táa nŋo sàfáarò lá
EMPH 3SG ACPN partir pouvoir voyage.D POSTP
Il est malade c'est la raison pour laquelle en tout cas qu'il n'a pas pu voyager.

Dans cet exemple (27) le locuteur emploie la particule énonciative *kó* pour inviter son interlocuteur à considérer la relation X-P <il-être malade> comme étant le cas.

Avec *kó*, l'énoncé a la valeur de persuasion ; le locuteur veut que ce qu'il dit soit validé. En d'autres termes, il pose p sans tenir compte de p' et demande à l'interlocuteur de rester dans p. C'est comme s'il disait : je te dis qu'il est malade, considère cela comme vrai, sans plus ni moins.

Dans ce contexte, la maladie de son époux est la cause indéniable de l'absence de celui à la conférence où il est attendu, d'où la présence de *kó* pour confirmer cela.

La relation <il-être malade>, d'après le locuteur, est celle qui est à considérer dans ce contexte ; du moins la seule valeur valable. Etant donné p construit en dehors de toute forme d'altérité, donc en dehors de toute considération de p', le locuteur revient à p pour ainsi éliminer l'altérité déjà introduite d'une manière ou d'une autre.

En d'autres termes, nous pouvons dire que dans ce contexte, le recours à la particule *kó* qui confirme la relation, toute tentative d'introduire une autre relation ou d'envisager à invalider cette relation est irrecevable.

En bref, avec *kó*, non seulement le locuteur (l'épouse) justifie l'absence de son mari mais cherche à confirmer p tel que construit préalablement par rapport à p'. Nous avons ainsi deux valeurs : la valeur persuasive et celle confirmative.

Nous glosons ainsi l'énoncé de la façon suivante :

« Il est bien malade sinon il ne ratera pas cet évènement d'une telle envergure surtout avec son engagement pour le village ».

Sans *kó*, le locuteur se limite simplement à justifier la maladie de son mari. Il ne confirme pas la relation <il-être malade>, et l'énoncé perd donc sa valeur persuasive et confirmative.

En outre, en l'absence de *kó*, la séquence n'est pas recevable dans la mesure où l'interlocuteur pourrait douter de son propos.

En (28), un témoin qui a vu la fille insulter son père pour l'avoir interdite de sortie nocturne raconte :

- (28) à fàamáa kùmbôotá lè kó kàatú à yè à nēj nè
à fàamáa kùmbôo-tá lè kó kàatu
POSS père pleurer.D-ACPP FOC EMPH parce que
à yè à nēj nè
3SG ACPP 3SG insulter POSTP
Son père a vraiment pleuré parce qu'elle l'a insulté.

Dans (28), nous observons que la particule *kó* est postposée au marqueur de focalisation « lè ». En effet, le locuteur emploie *kó* pour mettre l'accent sur son propos en intensifiant le degré de gravité de la faute commise par la fille en insultant son père tout en s'inscrivant dans le sens à considérer la relation X-P <il-insulter son père> comme étant le cas.

En d'autres termes, par l'emploi de *kó*, le locuteur pose p et exclut toute relation autre que <il-insulter son père>. Une autre façon de dire : je n'ai pas à vous mentir, il l'a insulté, raison pour laquelle il a tant pleuré, croyez-moi !

En plus, avec *kó*, le locuteur amplifie les faits et cherche à incriminer la fille, mais surtout à corriger la fille à la hauteur de la faute commise car insulter son père est considéré comme un crime dans leur culture.

Et dire que « il a vraiment pleuré » implique que la réaction de la fille à la suite de son interdiction de sortie nocturne par son père est inattendue et irrespectueuse. Donc, il y a là une inconformité dans la relation père-enfant d'autant que l'enfant doit toujours respecter son père.

Partant de ce constat, nous pouvons ramener la relation X-P <il-insulter son père> à X-Q <il-respecter son père>. Cela dit, la fille réalise ainsi un acte contraire aux bonnes règles de conduite

et révèle son manque d'éducation vis-à-vis des aînés. Bref, sa réaction ou son acte ne valide pas ici le procès.

Sans *kó*, il y a absence d'intensification du degré de gravité de la faute commise par la fille en insultant son père après que ce dernier l'a interdite de sortie nocturne. Le locuteur rapporte les faits tels qu'ils se sont produits sans en dire plus. En d'autres termes, il dit ce qu'il a vu en s'abstenant de dire tout autre que ça, donc de dire plus.

En (29), un ancien a observé le jeûne toute la journée, juste avant l'heure de la rupture, il s'allonge sur sa paillasse, épuisé, puis il donne les raisons de son état à sa petite fille qui se moquait de lui :

- (29) súŋó yè ɣ̌ bàtândí lè bǐ́ kó í mǎŋ hání à lôŋ nè
 súŋ-ó yè ɣ̌ bàtà-ndí lè bǐ́ kó
 jeûne-D ACPP 1SG fatiguer-CAUS FOC aujourd'hui EMPH
 í mǎŋ hání à lôŋ nè
 2SG ACPN même 3SG savoir POSTP
 Le jeûne m'a trop fatigué aujourd'hui, tu ne l'imagines même pas.

Dans l'énoncé (29), le locuteur emploie la particule *kó* pour décrire son état de fatigue. Ainsi, avec *kó*, l'énoncé a la valeur quantitative dans le sens où *kó* se traduit ici par « trop » et à partir de ce moment nous avons un adverbe de quantité pour décrire le procès.

Le locuteur utilise la particule *kó* pour faire taire sa petite-fille puis l'inviter à considérer la relation prédicative X-P <il-être fatigué> comme étant à valider dans cette situation.

Ainsi, le locuteur pose p puis laisse trainer p' pour revenir à p. C'est-à-dire qu'il ne laisse pas entendre ici autre que <il-être fatigué> quand bien même il tient compte du point de vue de l'interlocuteur (sa petite-fille). Il y a donc rupture entre ce que dit le locuteur et ce que pense l'interlocuteur.

Considérant donc la relation <il-être fatigué>, nous pouvons dire que le locuteur n'admet aucune relation autre que celle qu'il a introduite préalablement et à en tenir compte. A cet effet, à travers *kó*, il rend compte à l'interlocuteur son état de fatigue et à le prendre comme tel.

Avec *kó*, tenant compte de la moquerie de sa petite-fille, le locuteur justifie à celle-ci son état. Une façon pour lui d'arrêter celle-ci de continuer sa moquerie. C'est en quelque sorte lui montrer qu'il a une bonne raison (jeûne plus vieillesse) de vivre cette situation dans laquelle il se trouve.

Ceci se glose comme suit :

<Je suis assez âgé aujourd’hui pour supporter le jeûne, c’est normal que je sois épuisé>.

Dans ce contexte de l’énoncé, sans *kó*, le locuteur donne les raisons de son état à son interlocuteur mais ne tient pas compte de la moquerie de celui-ci. Il dit à sa petite-fille la vérité, c’est-à-dire qu’il lui fait part de son état de fatigue mais laisse celle-ci de continuer dans sa moquerie. Comme s’il lui disait : continue de te moquer de moi, mais moi je suis fatigué en tout cas à cause du jeûne que j’ai observé aujourd’hui plus la vieillesse.

En bref, il s’en fiche de la moquerie de sa petite-fille, il lui fait savoir juste de sa fatigue. Dit autrement, il pose p et reste dans p sans tenir en compte de p’.

2.2 *kó* en position finale

La particule *kó* en position finale peut également avoir des valeurs et interprétations différentes selon le contexte.

2.2.1 *kó* dans une construction négative

La particule *kó* en position finale de constructions négatives exprime une emphase. Nous l’illustrons dans les exemples (30) et (31)

En (30), monsieur x est invité à la célébration du mariage de son cousin, mais il n’en veut pas du tout. Or, il devait y aller, un individu demande donc à ne pas le forcer :

(30) *bâarí à mán làfi kà táa wótôo à búlá jěe kó.*

<i>bâarí</i>	<i>à</i>	<i>mán</i>	<i>làfi</i>	<i>kà</i>	<i>táa</i>
puisque	3SG	ACPN	vouloir	INACP	partir
<i>wótôo</i>	<i>à</i>	<i>búlá</i>	<i>jęe</i>	<i>kó</i>	
dans ce cas	3SG	laisser	là-bas	EMPH	

Puisqu’il ne veut pas partir, dans ce cas laisse-le là-bas tranquille.

En (30), nous avons une construction injonctive à la forme négative. L’emploi de *kó* est un moyen pour le locuteur d’exhorter le monsieur à se rendre à la cérémonie de mariage.

L’utilisation de la particule *kó* à la fin de l’énoncé traduit la nécessité pour monsieur x d’être présent à cette cérémonie. En effet, selon le contexte, c’est la relation X-P’ <il-vouloir partir au mariage> qui doit être validée car c’est cela l’intention ou la volonté du locuteur quand bien même le monsieur en a voulu autrement. En refusant d’assister à la cérémonie de mariage, il y a une divergence de point de vue entre lui et le locuteur.

Par conséquent, par l'emploi de *kó*, la valeur visée ou cherchée par le locuteur est celle consistant à valider la relation prédicative X-P' <il-vouloir partir au mariage>. Mais compte tenu de la position de monsieur x qui cherche à invalider cette relation, on se situe à l'extérieur du domaine de validation de P.

Toutefois, avec *kó*, le locuteur veut que monsieur x revienne sur sa décision et assiste au mariage.

Nous pouvons ramener la relation X-P <il-pas vouloir partir au mariage> à X-P' <il-vouloir partir au mariage> et nous glosons l'énoncé de la façon suivante :

« Tu ne dois en aucun cas manquer ce rendez-vous, tu as tout intérêt à y assister ».

En bref, nous pouvons dire que, dans ce contexte, il y a coexistence de p et p', mais le locuteur opère un passage de p à p'. En d'autres termes, le locuteur privilégie un retour à p'.

En l'absence de *kó*, le locuteur pose p et demande à monsieur x de passer simplement à p' tout en tenant compte du point de vue de celui-ci. C'est comme si monsieur x avait le choix de partir ou de ne pas partir à la cérémonie de mariage ; il en découle de sa responsabilité d'y aller ou non dès lors qu'il a exprimé sa décision. Sans *kó*, nous pouvons dire aussi que le locuteur se désengage de la situation et laisse à l'appréciation de monsieur x.

En (31), interpellé sur son incapacité à soulever un sac de riz lorsque ses pairs en portaient, voici la réponse qu'a donnée ce garçon pourtant issu d'une famille modeste à revenus faibles :

(31) ñtèlù mán bàtâa lôŋ ñ ná bálúwò kónò kó.

ñ-tè-lù	mán	bàtâa	lôŋ	ñ
1PL-EMPH-PL	ACPN	fatigue	connaître	1PL
ná	bálúw-òo	kónò	kó	
POSTP	vie-D	dans	EMPH	

Litt. chez nous, nous ne connaissons pas du tout la fatigue.

Nous ne sommes pas pauvres.

Dans l'énoncé (31) ci-dessus, le locuteur donne l'impression que porter le sac de riz est le ressort des pauvres. Néanmoins, par l'emploi de *kó* à la fin de l'énoncé, il cherche à faire valider la relation prédicative qu'il a voulu X-P <nous-pas connaître la fatigue>. C'est un moyen pour lui de dire avec insistance, en faisant croire que ce qu'il dit est le cas et à valider à cet effet.

Avec *kó*, il prétend être incapable de soulever le sac de riz parce que n'étant pas pauvre, donc ne connaissant pas la fatigue physique, or, il n'est pas issu d'une famille aisée comme il le prétend pour ne pas connaître ce genre de travail qu'il destine aux pauvres et qui fausse totalement son allégation. Dans le même ordre d'idées, si l'on tient compte du fait que le garçon peut soulever le sac de riz et que ce qu'il soutient en réservant le travail de docker aux seuls pauvres, nous pouvons dire que ce qu'il dit est une excuse et ne reflète pas la réalité selon le contexte. Être incapable de soulever un sac de riz ne fait pas le riche. Or, c'est l'impression qu'il donne pour croire à son propos.

Nous pouvons alors opposer cette relation X-P <nous-pas connaître la fatigue> à X-P' <nous-connaître la fatigue>. Car il y a là une incompatibilité entre ce que dit le locuteur et ce qu'il en est réellement.

En bref, nous pouvons dire que la visée du locuteur dans cet énoncé c'est de donner du crédit à son propos pour ainsi éviter toute forme d'altérité et de maintenir sa position qui paraît subjective si l'on sait qu'il y a divergence de vue entre ce qu'il avance et la réalité du contexte.

Sans *kó* dans ce contexte, la visée du locuteur qui consiste à confirmer p et à éliminer l'altérité déjà introduite est remise en cause car il y a la prise en compte de p' selon le contexte et qui apparaît clairement et aboutit ainsi à l'instabilité de la séquence. En ce sens, on se situe hors p, p', c'est-à-dire qu'on n'est ni à l'intérieur ni à l'extérieur du domaine. (Culioli : 1990, 104). Donc, les deux valeurs de P du domaine notionnel ne sont pas maintenues dans ce cas si nous supprimons *kó*.

Contrairement aux exemples (30) et (31) employés dans une construction négative, les exemples (32) et (33) sont employés dans un contexte affirmatif pour exprimer une emphase. En (32), un père de famille de deux épouses a été froidement tabassé par sa deuxième épouse. Le voisin qui a vu la scène exprime sa peine et sa tristesse :

- (32) à lá kùmbóo yè ñ bálóo fãa lè kó
à lá kùmb-óo yè ñ
3SG GEN pleur-D ACPP 1SG
bálóo fãa lè kó
corps.D tuer FOC EMPH
Litt. Ses pleurs ont vraiment tué mon corps.
Ses larmes m'ont vraiment affecté.

En (32), la particule *kó* qui suit le marqueur de focalisation « *lè* » est employée pour renforcer la tristesse du locuteur dans cet énoncé. Ainsi, considérant la relation <elle-frapper son mari> soit X-pleurer, nous pouvons dire que l’attitude de la femme coupable n’est pas admise parce qu’une femme ne doit pas lever la main sur son époux selon la tradition. Tenant compte de cette faute lourde de la femme, la relation X-P <elle-frapper son mari> peut se ramener à X-Q <elle-respecter son mari>.

Par ailleurs, si le locuteur emploie *kó* qui marque une tristesse dans ce contexte, c’est pour attirer l’attention des gens sur la faute grave commise par la femme mais aussi pour la corriger car elle vient de réaliser un acte contraire aux lois et règles du mariage d’autant que la bonne conduite d’une femme vis-à-vis de son époux c’est de le respecter tout en obéissant à ses ordres.

Ceci se glose comme suit :

« Tu n’aurais pas dû mettre la main sur ton époux, mais plutôt tu devais le respecter et te soumettre à ses ordres ».

Sans *kó*, la tristesse du locuteur se sent toujours, mais atténuée. Le locuteur se limite à exprimer sa peine de voir les pleurs du mari mais ne dit pas plus, ni ne cherche à incriminer la femme. Dit autrement, il pose p sans plus ni moins.

En (33), un individu prévient son hôte de l’impolitesse de cet enfant gâté par son père, car si jamais il l’insulte, il va le lui retourner :

- (33) níŋ í yè à něŋ à bé í jôolá lè kó
 níŋ í yè à něŋ à
 si 2SG ACPP 3SG insulter 3SG
 bé í jôo-lá lè kó
 COPLOC 2SG payer-INF FOC EMPH
 Si tu l’insultes c’est sûr qu’il va te le rendre.

Dans l’exemple (33), la particule *kó* en final, s’appuyant sur le marqueur de focalisation, détermine la nature du procès car <Il-l’insulter> est une réalisation attendue par le locuteur si jamais l’hôte arrivait à insulter l’enfant, d’où l’emploi de *kó* pour attirer son attention. Nous pouvons donc dire que *kó* a la valeur confirmative dans cet énoncé car c’est par son emploi que nous avons la certitude que l’enfant va retourner l’insulte à l’hôte s’il l’insulte.

Avec *kó*, le locuteur pose p <il-ne pas l'insulter>, mais craint p' possible <il-l'insulter>. Autrement dit, il pose p et demande à l'interlocuteur de rester dans p car le comportement de l'enfant peut aboutir à la réalisation de p'. Ceci pour dire à l'interlocuteur de ne pas insulter l'enfant. Cette mise en demeure du locuteur montre qu'il n'envisage pas la réalisation de p' dans ce contexte. Ce faisant, il n'entend pas la coexistence de deux valeurs ; ce qui vaut dans ce contexte, pour lui, c'est la valeur p <il-pas l'insulter> pour éviter un changement de perspective.

En outre, avec *kó*, c'est comme si le locuteur disait : tu sais que son comportement est irrespectueux, donc à toi de faire attention car si jamais tu l'insultes il va t'insulter en retour. Ce faisant, il[l'interlocuteur] se doit d'écouter et de respecter le conseil du locuteur. A cet effet, il doit valider la relation <il-pas l'insulter> d'après le contexte car c'est la seule valeur valable. Cette valeur se glose :

« Cet enfant est mal poli, ne l'insulte pas, car forcément il va te le retourner ».

Sans *kó*, le discours du locuteur peut être pris à la légèreté par l'interlocuteur. Il craint, certes, que l'enfant retourne l'insulte à l'hôte compte tenu de son comportement, mais il n'a ni la certitude ni la confirmation pour la réalisation de cela. C'est seulement *kó* qui confirme que l'enfant va retourner l'insulte à l'hôte s'il l'insulte.

2.2.2 *kó* dans un emploi proverbial

Dans les exemples (34) et (35), *kó* est employée pour apporter de l'emphase avec une nuance d'avertissement.

En (34), un père de famille adresse ce problème à son enfant pour l'inciter à tenir face à la provocation de son rival qui veut lui faire du mal :

(34) níŋ à yè í mǐndí fǐyò lá, à mǐndí yèlò lá kó.

níŋ	a	yè	í	mǐ-ndí	fǐy-òò
si	3SG	ACPP	2SG	boire-CAUS	pus-D
lá	à	mǐ-ndí	yèl-òò	lá	kó
POSTP	3SG	boire-CAUS	sang-D	POSTP	EMPH

S'il te fait boire du pus, fais-lui donc boire du sang.

[Ce proverbe est employé lorsqu'il y a affrontement de deux protagonistes. C'est pour inciter l'un à ne pas céder face à l'autre].

Dans cet exemple (34), nous avons une séquence injonctive. L'emploi de *kó* vient appuyer cette injonction. En effet, à travers l'injonction, s'appuyant sur la particule *kó*, le locuteur cherche à faire valider le procès *p* de la deuxième proposition « s'il te fait boire du pus, *fais-lui donc boire du sang* ».

Dans ce contexte, la présence de *kó* à la fin de l'énoncé, est une façon pour le locuteur d'inviter l'interlocuteur à rester à l'intérieur de l'espace de validation de *P* (domaine notionnel), car dans une injonction, le locuteur prend en compte le point de vue de l'interlocuteur qui pourrait ne pas valider la relation prédicative, soit il valide la valeur négative de la relation prédicative. Autrement dit, le locuteur encourage l'interlocuteur et ne veut pas que celui-ci réalise le contraire de ce qu'il attend de lui. Nous pouvons dire qu'il pose *p* et privilégie *p*. *p* est donc prépondérant par rapport à *p'*.

Ce faisant, avec *kó*, le locuteur (père) met à l'épreuve son enfant. Celui-ci a un défi à relever, c'est-à-dire réaliser la volonté de son père qui consiste à faire face à son adversaire et à même le dominer. Le locuteur veut voir son enfant sortir vainqueur de ce qui l'oppose à son rival. Son seul objectif est que son enfant réalise sa volonté en surclassant son adversaire.

Selon lui, il y a une seule valeur qui vaut ici, et à valider donc ; c'est celle déjà assertée. Et le garçon, en réalisant cette volonté exprimée par son père, il valide ainsi la relation prédicative. En bref, nous pouvons dire que suivant l'attitude du locuteur, avec l'emploi de *kó*, l'altérité n'est pas prise en compte dans cet exemple ou du moins ignorée.

La valeur que cherche à faire valider par le locuteur se glose de la sorte :

« Ne te laisse pas intimider par ce petit car il n'est pas plus fort que toi, au contraire c'est toi le plus fort, donc réponds-lui dans ces provocations ».

Sans *kó*, nous pouvons garder la même interprétation, mais il se trouve que nous n'avons plus une séquence stabilisée. Cela se justifie par le fait que, dans une injonction, comme celle-ci, le locuteur tient toujours en compte la possibilité pour l'interlocuteur de valider la valeur négative de la relation prédicative. Or, il en est ainsi ici, la séquence ne peut donc pas être stabilisée.

Il n'y a pas non plus cette idée qui consiste à dire : tu sais ce qu'il faut faire, mais plutôt l'idée de : je te dis ce qu'il faut faire. En l'absence de *kó* il n'y a pas cette relation de première construction de *p*.

En (35), un étudiant était dans un village périphérique pour des raisons d'entretien pour son mémoire de master, il rencontre un individu qui l'a aidé à trouver tout ce dont il avait besoin,

et lorsqu'il s'apprêta à rebrousser chemin sans laisser quelque chose à son informateur en guise de récompense, la femme de celui-ci lui rappelle ce dicton :

- (35) kèebâa búká à lá kùrùtôo wúrâŋ tóoní kénséŋò lá ì kà wó lè fó kó
 kèebâa búká à lá kùrùt-ôo wúrâŋ tóoní kénséŋ-ò
 vieux INACN 3SG GEN pantalon-D enlever pet sans rien-D
 lá ì kà wó lè fó kó
 POSTP 1PL INACP DEM FOC dire EMPH

Un vieux ne se déshabille pas pour un simple pet c'est ce que l'on dit en tout cas.

C'est pour dire qu'un vieux après avoir rendu un service doit être récompensé.

[Ce proverbe est employé lorsqu'une personne, après avoir bénéficié d'un service minimum de son vis-à-vis, ne doit pas laisser ce dernier les mains vides, c'est-à-dire sans le récompenser en guise de reconnaissance].

Dans cet exemple (35), lorsque le locuteur emploie la particule *kó* à la fin de son énoncé, c'est pour attirer l'attention de l'étudiant sur le fait qu'après un service reçu, il y a bien une récompense derrière. Le contexte dans lequel est produit l'énoncé est tel que l'étudiant, après avoir recueilli les données par le biais de son informateur devrait lui laisser quelque chose de nature qu'elle soit pour le récompenser de la façon la plus méritée qui soit.

Selon la femme de l'informateur, c'est la relation X-P <il-donner à titre de récompense> qui est validée dans ce contexte. En d'autres termes, avec *kó*, nous pouvons dire que le locuteur pose P <il-donner à titre de récompense> sachant déjà que l'étudiant veut Q <il-partir sans récompense> et demande à celui-ci de passer de Q à P. C'est comme si le locuteur disait : tu sais bien que tu ne dois pas le laisser comme ça, donc fais quelque chose pour lui au moins en guise de gratitude.

Nous pouvons alors ramener la relation <il-partir sans récompense> à <il-donner à titre de récompense>.

Et cette valeur se glose de la façon suivante :

« Avant de partir, tu aurais dû penser à lui donner quelque chose pour service rendu ».

Sans *kó*, étant donné p, le locuteur dit : je te dis que tu ne dois pas partir sans lui donner quelque chose. Il n'en dit pas plus ; il laisse l'étudiant lui-même d'apprécier la situation, c'est-à-dire, à lui de voir s'il doit le récompenser ou non.

En conclusion, la particule *kó* est une particule d'« instance » qui exprime plusieurs valeurs telles que l'exhortation, l'avertissement, l'encouragement, etc. et s'interprète différemment en fonction du contexte et de situation d'interlocution.

La particule *kó* quant à elle apparaît dans des contextes de mise en garde, de crainte, de justification, de tristesse, etc.

Comme la particule *dé*, *kó* ne se place qu'à l'intérieur et en final d'énoncés. Elle peut s'employer dans un énoncé assertif comme dans un énoncé injonctif, et ce, à la forme affirmative et à la forme négative.

La particule *kó* peut également s'employer dans un proverbe, ce qui n'est pas le cas pour la particule *dé*.

Dans les énoncés assertifs comme injonctifs, *kó* apporte une nuance emphatique souvent avec et sans valeur d'avertissement.

Section 3 : La particule *wó*

La section 3 concerne la particule *wó*. Elle est employée à l'intérieur des énoncés dans certains cas. Dans d'autres, elle est employée en position finale.

3.1 *wó* en position interne

La particule *wó* en position interne s'emploie dans différents types d'énoncés en assumant plusieurs valeurs et fonctions.

3.1.1 *wó* dans les énoncés assertifs

La particule *wó* est employée dans les énoncés assertifs pour marquer l'importance de l'assertion. Nous l'observons dans les exemples (36), (37) et (38).

En (36), un garçon tente d'expliquer les raisons qui l'ont empêché de rendre service à sa tante malade, mais son frère, lui, a une autre explication :

- (36) à yè í băŋ táalà lè wó kúu kóténj tì jěe
à yè í băŋ táa-là lè
3SG ACPP REFL refuser partir-INF FOC
wó kúu kóténj tì jěe
EMPH chose autre COPN là-bàs
Il a obstinément refusé de partir il n'y a pas d'excuse.

En (36), le locuteur emploie la particule *wó* postposée au marqueur de focalisation « *lè* », précédé du syntagme verbal pour appuyer son propos. Dire que « il a obstinément refusé de partir » est un moyen pour lui de faire croire à son propos. Avec *wó* le locuteur pose *p* et dit que *p* est le cas malgré ce qu'on pourrait en penser. En posant *p* (qui introduit normalement une altérité) compte tenu du point de vue de l'interlocuteur qui pense le contraire de ce qu'il dit, le locuteur exclut *p'*. En d'autres termes, pour le locuteur c'est ce qu'il dit qui vaut ici, tandis que pour l'interlocuteur, ce sont ses raisons qui sont valables.

Tout de même, en employant *wó* qui marque une assertion avec insistance dans ce contexte, le locuteur fait valider la relation X-P <il-refuser de partir>.

En outre, avec *wó*, nous considérons que le discours du locuteur vise à rendre les raisons qu'avance le garçon fausses et inadmissibles tout en faisant croire sa version comme vraie.

Ainsi, selon le discours du locuteur, nous avons la glose suivante :

« Il n'y a rien de vrai de ce qu'il avance car il n'avait aucun empêchement pouvant justifier ce refus ».

En l'absence de *wó* dans cet énoncé, le discours du locuteur n'est pas recevable. L'idée de « refuser obstinément de partir » n'est pas acceptable. Sa version n'est pas en ce contexte plus vraie que celle du garçon. La relation X-P <il-refuser de partir> est remise en cause à partir du moment où le garçon maintient une position différente de celle du locuteur. Aussi, sans *wó*, la force illocutoire de son discours est atténuée.

En (37), un garçon mal poli qui refuse d'obéir aux ordres de sa mère en le démentant. Mais un jour, sa grande sœur, agacée, lui tient ce propos :

- (37) *ítè mánj làfi b́arákálá wó nín wó nté í tè í báaḿáa sòosòolá*

<i>í-tè</i>	<i>mánj</i>	<i>làfi</i>	<i>b́arákà-lá</i>	<i>wó</i>	<i>nín</i>
2SG-EMPH	ACPN	vouloir	être_béni-INF	EMPH	si
<i>wó</i>	<i>nté</i>	<i>í</i>	<i>tè</i>	<i>í</i>	<i>báaḿáa</i>
DEM	COPN	2SG	COPN	POSS	mère
					contredire-INF

Toi tu ne veux pas du tout être béni sinon tu ne contrediras pas ta mère.

Dans l'énoncé (37) ci-dessus, la particule *wó* vient après le syntagme verbal pour qualifier le verbe « *b́arákálá* (être-béni) ». En effet, *wó* est mis en relief avec l'accompli négatif « *mánj* » pour décrire le procès, ce qui dénote que l'énoncé a ici une valeur dépréciative.

L'utilisation de la particule *wó* laisse entendre que le garçon est en train de jouer avec le feu, car tout enfant bien éduqué doit se soumettre à ses parents. Mais, c'est une autre façon pour le locuteur de l'amener à prendre conscience pour respecter sa mère au risque d'être maudit.

En effet, cette façon de lui parler, pour le locuteur, est le moyen adéquat pour avoir un effet immédiat, c'est-à-dire arrêter de désobéir sa mère en le démentant.

En bref, avec *wó*, le locuteur use de ce stratagème pour que le garçon mette fin à sa mauvaise attitude et son mauvais comportement vis-à-vis de sa mère.

Considérant donc la relation X-P <il-contredire sa mère>, nous pouvons dire que le garçon ne réalise pas la volonté de sa sœur et sa mère qui est de le voir se soumettre à ses ordres et de ne pas le contredire. Ce comportement irrespectueux du garçon ne valide pas non plus la relation prédicative.

Nous en déduisons qu'avec *wó* le locuteur conseille le garçon même sous la forme de colère. En d'autres termes, la visée du locuteur est que le garçon obéisse aux ordres de sa mère et qu'il arrête de jouer avec son avenir en encourageant à sa colère. Ce faisant, il l'invite à valider la relation X-Q <il-respecter sa mère>.

Cela dit, nous pouvons ramener la relation X-P <il-contredire sa mère> à X-Q <il-respecter sa mère>.

Cette valeur se glose :

« Au lieu de contredire sa mère, il doit la respecter pour être béni par celle-ci ».

Sans la présence de *wó* dans cet énoncé, le locuteur, certes, fait montre de sa colère contre le garçon. Car pour lui, contredire ou démentir sa mère peut être une malédiction pour un enfant. Il s'offusque simplement du comportement du garçon mais ne le conseille pas. Il revient au garçon de respecter sa mère ou de faire le contraire. Dit autrement, il choisit soit la bénédiction soit la malédiction de celle-ci.

En (38), un chasseur a l'habitude de rentrer à la maison avec au moins un gibier. Mais le jour où il est rentré bredouille, il n'en croyait pas à ses yeux et s'en est pris à lui-même, son épouse lui rappelle alors ce proverbe pour le raisonner :

(38) lúnj wô lúnj mânj ké júmòo tí wó íté yè à lônj

lúnj wô lúnj mânj ké júmòo

jour	INDEF	jour	ACPN	être	vendredi.D
tí	wó	í-té	yè	à	lôn
POSTP	EMPH	2SG-EMPH	ACPP	3SG	savoir

Litt. chaque jour n'est pas vendredi n'est-ce pas que tu le sais.

Il y a aussi des jours désagréables. (C'est pour dire qu'on ne peut pas toujours avoir ce qu'on cherche).

[Ce proverbe signifie que dans la vie il y a parfois des jours agréables et des jours non agréables à l'homme].

En (38), l'emploi de *wó* indique que le chasseur ne doit pas s'en vouloir ; d'où cette expression « lún wô lún mân ké júmò tí » antéposée à *wó* pour le raisonner.

L'emploi de *wó* est donc une façon pour le locuteur d'inviter le chasseur à arrêter de désespérer. C'est-à-dire, lui faire comprendre que s'il rentre bredouille ce jour, il n'a pas à s'en prendre à lui-même d'autant qu'il y a des jours où il rentrait avec un gibier au moins.

Avec *wó*, il y a l'idée de : tu n'as pas à t'en vouloir, demain sera meilleur ou encore ne t'en fais pas, demain sera bon.

Dans ce contexte, nous pouvons considérer la relation X-P <il-rentre bredouille> comme ne réalisant pas le souhait du chasseur, donc ne validant pas le procès qui consiste à le voir rentrer avec du gibier X-Q.

Partant de ce constat, nous pouvons dire que la relation X-P n'est pas conforme à l'attente du chasseur.

Dans ce cas précis, nous ramenons la relation X-P <il-rentre bredouille> à X-Q <il-rentre avec du gibier>, et nous aurons la glose suivante :

« Puisque tu as l'habitude de rentrer au moins avec gibier, donc ne désespère pas, demain est meilleur ».

Dans cet énoncé, sans *wó*, le locuteur, certes, le raisonne mais lui montre tout de même qu'il n'est pas sans savoir qu'il pourrait rentrer bredouille certains jours. Il lui dit qu'il sait que cela peut arriver, c'est-à-dire des jours sans gibier. En bref, son discours revient à lui faire accepter la situation comme telle et lui dire : je te dis que tu ne peux pas rentrer tous les jours heureux, il y aura des jours où tu seras malheureux.

3.1.2 *wó* dans l'injonction

En (39), *wó* suit un adverbe dans une injonction.

En (39), Aly a été envoyé par sa grande sœur pour lui acheter des condiments au marché, mais il a l'air mécontent de faire la commission. Sa maman s'en mêle mais il est toujours mécontent, c'est ainsi que cette dernière demande alors à sa fille d'attendre son père :

- (39) níŋ à mán sŋ à bùlá jěe wó fó à fãa yè nãa
níŋ à mán sŋ à bùlá jěe
si 3SG ACPN accepter 3SG laisser là-bas
wó fó à fãa yè nãa
EMPH jusqu'à POSS père ACPP venir
S'il n'a pas accepté, laisse-le donc jusqu'à ce que son père vienne.

Cet exemple (39) exprime à la fois une injonction et une exhortation. En réalité, Le locuteur (la maman) demande à sa fille (interlocuteur) d'attendre son père pour exhorter le garçon à faire la commission. La présence de la particule *wó* après le syntagme adverbial décrit le procès.

Avec *wó*, c'est en quelque sorte inviter le garçon à faire la commission de sa grande sœur. En d'autres termes, en disant « laisse-le donc jusqu'à ce que son père vienne », une façon pour lui de dire indirectement au garçon qu'il sait qu'il doit faire cette commission et qu'il n'a qu'à le faire, sans en arriver même au sujet de son père. C'est pour lui dire par exemple : ta grande sœur t'a commissionné, vas-y avant que ton père arrive.

En bref, le contexte de cet énoncé indique que le discours de la maman est une stratégie pour que le garçon aille au marché faire la commission.

Sans *wó*, le discours de la maman en demandant à sa fille de le « laisser jusqu'à l'arrivée de son père » signifie que celle-ci ne doit pas le forcer à aller au marché faire sa commission parce que son père va le corriger à son arrivée ; son sort est ainsi scellé. Il sera puni pour refus de rendre service à son aînée.

3.2 *wó* en position finale

La particule *wó* en position finale s'emploie dans des énoncés en exprimant plusieurs valeurs et assumant plusieurs fonctions selon le contexte.

3.2.1 *wó* suit un syntagme verbal

En (40), (41), (42), (43) et (44), la particule *wó* est précédée d'un syntagme verbal pour marquer l'importance de l'assertion.

En (40), lorsque le roi demande à ses esclaves d'aller lui chercher des pailles en brousse par l'intermédiaire de son griot, un des esclaves dit non et le griot retourne rendre compte à son maître avec insistance, car ce dernier ne pouvait pas comprendre une telle décision de son esclave :

- (40) àté, à kó à ti táa nŋolà wó
à-té à kó à
3SG-EMPH 3SG QUOT 3SG
tí táa nŋo-là wó
COPN partir pouvoir-INF EMPH
Lui, il a dit qu'il ne peut pas partir en tout cas.

Dans cet énoncé (40), la particule énonciative *wó* est postposée au verbe « *nŋolà* » pour décrire le procès. En employant *wó*, le locuteur appuie son propos car sinon son maître pourrait ne pas le croire. C'est une manière pour lui d'inviter celui-ci à savoir que ce qu'il dit concernant le refus de l'esclave d'aller avec les autres lui chercher des pailles est vrai et irréfutable.

Avec *wó*, le locuteur persiste que l'esclave ne veut pas y aller et exclut toute idée contraire à cette allégation. En d'autres termes, il n'y a pas d'excuses que l'esclave ne puisse pas aller au service du roi. L'esclave ne motive pas son refus ; pas de raison qui justifie son refus, il ne veut tout simplement pas y aller.

En outre, concernant la relation entre esclave et maître soit dominant et dominé que nous pouvons qualifier de relation de soumission, d'exécution des ordres, de services à rendre au quotidien, nous pouvons dire que l'esclave ne se conforme à la tradition royale qui consiste à voir l'esclave se mettre au service de son maître.

Nous pouvons donc dire que dans cette situation précise, l'esclave ne réalise pas ce qu'on attend de lui dans la cour royale. Il transgresse ainsi les règles royales.

Partant de ce constat général, nous pouvons ramener la relation X-P <il-pas pouvoir partir> à X-Q <il-devoir partir>.

Et cette valeur se glose :

« L'esclave aurait dû partir faire le service du roi puisqu'il n'a pas motivé son refus, donc il enfreint ainsi les lois et règles royales ».

Sans *wó*, le locuteur ne dit ni plus ni moins au roi. Il rapporte au roi la réponse de l'esclave qui peut laisser croire qu'il y a bien une raison qui l'empêche d'aller au service du roi même si nous l'ignorons. L'absence d'insistance dans le discours du locuteur, c'est-à-dire sans *wó*, ne peut pas donner lieu à un refus catégorique et voulu sans motif.

Également, la séquence n'est pas recevable dans la mesure où le contexte de départ montre que le roi était dubitatif quant au propos du griot car il ne pouvait pas comprendre que son esclave refuse son service. Donc, le propos du griot est irrecevable par le roi.

En somme, sans *wó*, le refus peut être motivé. Cela s'inscrit dans le sens qu'un esclave ne peut pas volontairement et expressément refuser un service royal sans qu'il y ait une raison derrière. Inconcevable en tout cas !

En (41), un berger a volé les bœufs de son voisin la nuit dans le troupeau de celui-ci, le lendemain il devient bossu et sa famille s'interroge interminablement sur l'apparition de la bosse miraculeuse, c'est ainsi que son compagnon devin qui savait tout leur rappelle ce proverbe :

(41) níŋ í yè kúu jè kúu lè yè à sáabù wó

níŋ	í	yè	kúu	jè	kúu
si	2SG	ACPP	chose	voir	chose
lè	yè	à	sáabù	wó	
FOC	ACPP	3SG	être_la_cause	EMPH	

Si tu vois quelque chose, il y a une raison en tout cas. (C'est dire que tout acte ou toute chose a une cause bien précise).

[Ce proverbe rappelle que toute situation, tout sort dont l'homme fait objet ou subit, a une cause. Rien n'est hasard sur la vie de l'homme ; l'homme est le résultat de son propre acte].

En (41), la particule *wó* postposée au verbe « *sáabù* » est utilisée pour décrire le procès. En effet, avec *wó*, c'est comme si le locuteur savait l'origine de la bosse. En ce sens, il voulait éviter tout doute, toute interrogation sur la provenance de la bosse. Plus précisément, il leur dit implicitement que c'est ça qu'il a fait, c'est pourquoi il a la bosse au dos.

Donc, avec *wó*, et d'après le contexte, le locuteur exclut toute possibilité d'introduire une relation autre que X-P <il-voler les bœufs>.

Cela dit, considérant la relation X-P <il-voler les bœufs>, nous pouvons dire que ce que dit le locuteur implique que c'est le cas.

Également, le locuteur affirme avec insistance ce qu'il en est réellement, d'où l'emphase que cela comporte.

Nous glosons ainsi cette valeur :

« Arrêtez de vous interroger sur l'origine de la bosse, il a volé les bœufs de son voisin c'est cela la cause principale, pas d'autres raisons qui l'expliquent ».

Sans *wó*, dans cet énoncé, le discours du locuteur ressemble simplement à : il y a bien une cause qui justifie cette bosse. Le locuteur sait qu'il y a une cause à cette bosse mais ne donne pas les raisons. Il laisse ainsi la famille du bossu de continuer ses interrogations ininterrompues au sujet de l'origine de la bosse sans jamais trouver des éléments d'appréciation donnant la cause ou les raisons. En bref, sans *wó*, il sait la cause mais n'en parle point.

En (42), Moussa taquinait son ami sans le nommer en l'accusant, ce dernier, avec humour et un ton taquin lui rappelle ce proverbe :

(42) kúmòò mú ninsídíjò lè tí, níj í yè à bùlá, à kà à bàà lè wálíj wó

kúmòò	mú	ninsídíj-ò	lè	tí	níj
parole-D	COPID	veau-D	FOC	POSTP	si
í	yè	à	bùlá	à	kà
2SG	ACPP	3SG	laisser	3SG	INACP
à	bàà	lè	wálíj	wó	
POSS	mère	FOC	suivre	EMPH	

La parole est comme un veau si tu le laisses il suit sa mère directement (proverbe).

(C'est pour faire savoir à son interlocuteur qu'il sait que c'est à lui qu'il s'adressait).

[Ce proverbe s'emploie lorsqu'on parle de quelqu'un sans le nommer explicitement. Il signifie que la personne à qui la parole est destinée indirectement sait qu'il s'agit bien de lui.

Dans cet énoncé (42), *wó* apparaît en position finale après un constituant verbal « *wálíj* » pour décrire le procès. En effet, avec *wó*, le locuteur fait comprendre à son interlocuteur qu'il sait bien que c'est à lui que cette phrase (situation de communication) est destinée, donc inutile d'insinuer. Selon le contexte, ce dernier utilisait la ruse en feignant que ce qu'il dit n'est adressé à personne. Du point de vue grammatical, *wó* a la nature d'un adverbe qui décrit le procès.

Nous glosons ainsi l'énoncé de cette façon :

« Même en ne me nommant pas directement je sais que cette parole est destinée à moi ».

Dans ce contexte précis, la suppression de *wó* ne modifie pas le sens de l'énoncé car sans *wó*, l'idée selon laquelle Moussa s'adressait indirectement à son ami est toujours de rigueur. En effet, nous pouvons dire que le locuteur sait qu'il s'agit bien de lui que Moussa insinue mais ne dit pas plus. Il reste dans *p* ni plus ni moins car pour lui, on ne parle rien d'autre que quelque chose à propos de lui.

En (43), pour le paramétrage de son téléphone, il veut déplacer le réparateur vaille que vaille, mais ce dernier pense le contraire :

- (43) kèréṅò lè kà tũṅò báýíndì, bàrí tũṅò búká kèréṅò báýíndì wó
- | | | | | | |
|--------------|-------|------------|---------------|-----------|------|
| kèréṅ-ò | lè | kà | tũṅò | báýí-ndì | bàrí |
| écureuil-D | FOC | INACP | termitière.D | chercher- | mais |
| | | | | CAUS | |
| tũṅò | búká | kèréṅ-ò | báýí-ndì | wó | |
| termitière.D | INACN | écureuil-D | chercher-CAUS | EMPH | |

C'est l'écureuil qui cherche la termitière mais la termitière ne cherche pas l'écureuil en tout cas (proverbe). (C'est pour dire que c'est la personne qui est dans le besoin qui doit toujours faire l'effort).

[Ce proverbe est un message de moralité. En effet, il nous enseigne que c'est la personne qui cherche le service de son prochain qui doit trouver celui-ci où qu'il soit].

Dans l'énoncé (43) l'utilisation de *wó* signifie que le locuteur met son veto quant à un éventuel déplacement.

Le locuteur, en rappelant ce proverbe, s'oppose à son interlocuteur quant au désir de celui-ci de le faire déplacer pour réparer son téléphone. En d'autres termes, le locuteur invite son interlocuteur à le trouver chez lui. Pour lui, il n'y a pas lieu de sortir à l'intérieur de l'espace de validation de *P*. C'est la relation *X-P* <il-se déplacer> que veut le locuteur qui est validée dans ce contexte.

Nous pouvons dire que le discours du locuteur implique que ce qu'il dit est le cas et l'interlocuteur se doit donc de le trouver chez lui.

En bref, dans cet énoncé, nous pouvons dire qu'avec *wó* le locuteur marque son refus de se déplacer et invite l'interlocuteur à se déplacer plutôt.

Ceci se gloserait alors comme suit :

« N'est-ce pas toi qui as besoin de moi, donc c'est à toi de te déplacer ».

En l'absence de *wó* dans ce contexte, le locuteur s'inscrit dans une logique qui consiste à voir la personne dans le besoin de se déplacer pour son propre service, mais n'exprime pas un sentiment de refus. Sans *wó* le locuteur souhaite que l'interlocuteur se déplace, mais ne lui met pas son veto.

En (44) un jeune garçon a commencé à faire la musculation, puis tout d'un coup croit être supérieur aux autres. Son aîné lui rappelle ce proverbe :

- (44) bántánó sì mên ñáa wô ñáa tèeránò lè kà à bùyí wó
- | | | | | | |
|------------|-----|-------|---------|-----------|---------|
| bántánó | sì | mên | ñáa | wô | ñáa |
| fromager.D | POT | grand | manière | INDEF | manière |
| tèeránò | lè | kà | à | bùyí | wó |
| hache.D | FOC | INACP | 3SG | déraciner | EMPH |
- Le fromager aussi grand soit-il c'est la hache qui le déracine à coup sûr.

[Ce proverbe rappelle qu'une personne quelle que soit sa force physique, il y a bien quelqu'un au-dessus de lui. Il nous enseigne la modestie].

Dans cet énoncé (44), la particule *wó* en position finale de l'énoncé postposée au constituant verbal « *bùyí* », est mise en relation avec celui-ci pour décrire le procès. En effet, le locuteur emploie *wó* à la fin de son énoncé pour inviter son interlocuteur à se rabaisser et se départir de cette fausse idée selon laquelle il serait au-dessous de tout le monde. C'est en quelque sorte lui dire que rien ne sert de pousser les ailes car il y a bien des hommes plus hercules et plus costauds que lui. Une façon de le raisonner et le sensibiliser.

L'utilisation de *wó* est un moyen pour le locuteur de raisonner son jeune frère qui croit être supérieur à tout le monde à se rabaisser. C'est comme si le locuteur lui apprenait la modestie.

Compte tenu du contexte de l'énoncé, nous pouvons gloser celui-ci de la façon suivante :

« Arrête de te prendre pour quelqu'un de fort et costaud, il y a beaucoup de personnes au-dessous de toi en termes de gabarit et de force physique ».

Dans ce contexte, même si nous supprimons *wó* à la fin de l'énoncé, la séquence est stabilisée car le locuteur, en produisant cet énoncé donne une leçon de morale à son jeune frère. Donc, avec ou sans *wó*, nous pouvons dire que le discours du locuteur est un enseignement ; il en

résulte que *wó* indique que le locuteur raisonne son jeune frère avec insistance, tandis que sans *wó*, il lui laisse le soin d’apprécier son discours instructif et moralisateur.

3.2.2 *wó* suit une marque de focalisation dans les constructions affirmatives

Dans les exemples (45) et (46), la particule *wó* est précédée du marqueur focalisateur « *lè* ».

En (45), un adolescent a été envoyé par son grand-frère à la boutique pour lui acheter de la cigarette. Le grand-frère pense qu’il n’ira pas, et l’adolescent dit :

- (45) *ń bè táalà lè wó*
 ń bè táa-là lè wó
 1SG COPLOC partir-INF FOC EMPH
 Je vais partir, ne t’inquiète pas.

Dans cet énoncé (45), la particule *wó* est postposée au marqueur de focalisation « *lè* » avec lequel ils portent sur le prédicat verbal. Succédant à la marque de focalisation, elle identifie et qualifie le procès.

Dans ce contexte, l’emploi de *wó* par le locuteur lui permet de rassurer l’interlocuteur quant à la commission qu’il lui a demandé de faire.

Avec *wó*, le locuteur (l’adolescent) invite ainsi l’interlocuteur à faire preuve de patience puisqu’il va faire son service. En d’autres termes, c’est comme s’il lui disait : ne t’inquiète pas, je vais partir. Ou bien : sois rassuré que je vais partir. En effet, le locuteur veut éviter tout doute dans la tête de l’interlocuteur concernant la commission qu’il lui a assignée.

Dans la relation X-P <moi-partir>, ce que dit le locuteur implique que c’est le cas et valide la relation prédicative. Dit autrement, le locuteur invite l’interlocuteur à rester à l’intérieur de l’espace de validation de P.

C’est en tenant compte du point de vue différent de l’interlocuteur que le locuteur utilise *wó* pour le rassurer car il pouvait croire qu’il n’irait pas. Nous pouvons dire que le locuteur pose p et opère un passage à p tenant compte de p’.

Nous glosons ainsi l’énoncé :

« Rassure-toi, je vais faire ton service ».

Ici, le contexte de l'énoncé est tel que si nous enlevons la particule énonciative *wó* à la fin, la séquence n'est pas bien formée. En effet, en l'absence de *wó* dans cet énoncé, l'interlocuteur pourrait croire que le locuteur ne ferait pas son service. Le doute exprimé par le grand-frère au départ d'après le contexte devient apparent. C'est pour le rassurer qu'il emploie *wó* qui est une façon pour lui de lui demander d'être patient.

En (46), un homme informe une mère que sa fille cadette a fait perdre les habits qu'elle a achetés fraîchement à l'occasion de la fête de fin d'année. La maman n'en croyait pas à ses yeux :

(46) à yè báýòò mēnnú sǎŋ ì filítà lè wó

à	yè	báy-òò	mēn-nú	sǎŋ
3SG	ACPP	habits-D	REL-PL	acheter
ì	filí-tà	lè	wó	
3PL	perdre-ACPP	FOC	EMPH	

Les habits qu'elle a achetés sont perdus en tout cas.

En (46), la particule *wó* est postposée au marqueur de focalisation « lè » pour décrire le procès. En effet, le locuteur, à travers *wó*, essaie de convaincre la maman qui ne croit pas à l'idée que sa fille ait fait perdre ses habits.

Avec *wó*, nous pouvons dire que le locuteur était en train de lui dire qu'elle n'a pas à douter de ce qu'il lui dit car c'est le cas. L'énoncé a donc une valeur de confirmation.

Le locuteur, tenant compte du fait que la maman doute de son propos, s'inscrit alors dans un cadre persuasif pour asseoir sa thèse. Comme s'il lui disait : je te dis qu'elle les a fait perdre, demande-lui, elle va te le confirmer. En d'autres termes, le locuteur pose p en tenant compte de p' mais privilégie p ; il demande à opérer un passage à p. C'est en quelque sorte dire : je te propose p mais tu veux rester dans p', alors reviens à p préalablement construit par rapport à p'.

Nous pouvons dire que le locuteur, c'est en tenant compte du point de vue de la maman qu'il invite celle-ci à valider la relation prédicative X-P <elle-perdre les habits>. Dit autrement, ce que dit le locuteur implique que c'est le cas.

Nous glosons l'énoncé cependant :

« Crois-moi, ta fille a fait perdre ses habits ».

Sans *wó*, le discours du locuteur ne convainc pas la maman du fait que celle-ci avait un doute au départ de ce qu'il dit. Donc, la maman ne peut pas donner du crédit au propos du locuteur parce qu'étant déjà dubitative. En bref, nous pouvons dire que le locuteur passe juste une information à la maman mais n'essaie pas de la convaincre.

En conclusion, la particule *wó* est une particule d'« emphase ». Elle exprime des valeurs telles que la morale, la confirmation, la persuasion, etc. Elle peut également prendre plusieurs interprétations selon le contexte et sa position dans l'énoncé.

Elle est employée dans des contextes d'expression de vérité, d'enseignement, d'indignation, de refus, de rassurance, etc.

La particule *wó* est souvent employée après les syntagmes verbaux pour marquer l'importance de l'assertion en traduisant l'attitude du locuteur vis-à-vis de l'interlocuteur.

Dans ses différents emplois, la particule *wó* a la particularité d'apparaître dans des proverbes pour donner des leçons de morale.

CONCLUSION

L'objectif de ce travail étant de cerner le mode de fonctionnement invariant et spécifique de ces trois particules du mandinka, il a paru important dans le même sillage de montrer leur identité discursive et de déterminer leurs valeurs énonciatives dans les énoncés où elles apparaissent.

Cela dit, certaines interrogations au départ ont permis de mener à bien une analyse et une description détaillées sur le comportement de chaque marqueur :

Comment les locuteurs arrivent à employer ces particules dans leurs discours en situation d'interlocution ?

Dans quels contextes situationnels les locuteurs font usage de ces particules pour produire leur discours ?

Ces particules du mandinka peuvent-elles être considérées comme un phénomène propre à la pratique orale ?

Les résultats obtenus issus de l'analyse du corpus rendent compte les différentes valeurs que peuvent exprimer ces particules, notamment : valeur qualitative (appréciation/dépréciation), valeur persuasive, valeur confirmative, valeur exhortative, valeur confessionnelle, valeur morale etc. et les différentes interprétations découlant de leur position et contexte situationnel.

Ces particules peuvent suivre un constituant topicalisé ; un syntagme verbal, adverbial, nominal ; une marque de focalisation pour marquer l'importance de l'assertion, mais également elles peuvent suivre une marque de postposition. Elles peuvent dans certains contextes avoir la fonction d'adverbe.

Elles sont employées dans des constructions affirmative et négative, dans l'assertion comme dans l'injonction pour apporter de l'emphase à l'énoncé. C'est pour dire qu'elles soient dans un énoncé assertif ou injonctif, elles renforcent le positionnement intersubjectif du locuteur vis-à-vis de l'interlocuteur pour asserter avec insistance son discours ou raffermir sa position tenant compte du point de vue de l'interlocuteur. En d'autres termes, elles renforcent l'expression de l'altérité introduite par le locuteur selon le contexte de l'énoncé et suivant le point de vue contraire.

Dans ce cadre, elles ont des valeurs et des interprétations différentes selon leur position et contexte d'emploi.

Au regard de ces observations, force est de constater que ces trois particules n'ont pas un comportement assez distinctif car elles expriment toutes l'emphase. Ce qui les différencie se situe au niveau du contexte ou de situation. Cette remarque est renforcée par les propos de Sũ-tõõg-nooma Kabore dans une contribution collective sur les particules dans les langues d'Afrique notamment les six particules du mòoré soit kóe, wè, là, yě́, sě́, lá. Il affirme : « La raison est qu'elles ont un comportement assez comparable. Leurs valeurs sont à la fois assez disparates et assez proches, si bien qu'on peut parfois avoir du mal à cerner ce qui les différencie » (Osu, S. et Roulon-Doko, P. : 2021).

Ces trois particules sont interchangeables dans un même énoncé, c'est-à-dire qu'elles peuvent se combiner entre elles, mais bien évidemment avec différence de sens. Par conséquent, ce qui apparaît constant est que la différence de sens est plus apparente dans certains contextes que dans d'autres.

A travers les différents types d'emploi contextualisés de ces marqueurs, nous constatons que le locuteur, selon sa situation, recourt à ces particules pour des cas suivants :

- garantir que l'énoncé produit est le cas ;
- stabiliser son propos ;
- observer une distanciation intersubjective par rapport à l'interlocuteur en introduisant une altérité.

Par conséquent, la suppression de ces particules dans l'énoncé, dans certains contextes, rend l'énoncé irrecevable. C'est-à-dire que les séquences deviennent non naturelles et mal formées. Dans d'autres, les séquences restent naturelles mais la marque emphatique exprimée par la particule devient atténuée. Car c'est par l'emploi de la particule que le locuteur arrive à asserter avec insistance et faire valider ainsi la valeur la relation prédicative qu'il avait introduite au départ.

L'étude de ce travail s'articule autour de deux grandes parties :

La première partie concerne la langue mandinka dans sa généralité où nous avons étudié dans la section 1 son statut socio-politique, ses origines et familles de langues auxquelles elle appartient, mais également son alphabet et transcription et son système d'écriture. Dans la section 2, nous avons dressé un tableau sur les voyelles et les consonnes, étudié les différents types de pronoms et de verbes, avant de donner quelques caractéristiques sur son système tonal et structure syntaxique en section 3.

La deuxième partie, porte sur l'analyse des trois particules en question répartie en trois sections dont la première concerne la particule *dé*, la deuxième, la particule *kó* et la troisième, la particule *wó*. Ainsi, dans chaque section, nous avons essayé de caractériser la position de la particule y afférant dans l'énoncé et ses différents types d'emploi.

Au cours de l'analyse, nous avons pu décrire le fonctionnement de chaque particule et décliner ses valeurs. Il faut rappeler que ces valeurs dépendent du contexte ou de la situation où elle apparaît. Le locuteur utilise une particule ou une autre pour confirmer ce qu'il dit, ou pour exhorter l'interlocuteur à faire ce qu'il cherche selon sa visée ou encore pour convaincre l'interlocuteur à valider son propos qui, peut avoir un point de vue contraire, etc. De façon précise, c'est le contexte ou situation qui motive le recours aux particules par le locuteur pour faire passer son discours.

A travers l'examen des différents contextes et valeurs des trois particules, nous pouvons dire que ces particules du mandinka aident le locuteur à mieux donner sens à son discours dans une interaction.

En définitive, les observations issues de l'analyse du corpus, ayant permis d'atteindre les objectifs fixés au départ dans le cadre de cette étude, valident notre hypothèse consistant à montrer que les trois particules énonciatives concernées ici permettent au locuteur de valider et faire valider la valeur positive de la relation prédicative assertée. En d'autres termes, le locuteur fait usage de ces particules pour appuyer son discours vis-à-vis de l'interlocuteur.

BIBLIOGRAPHIE

ABDULLAH, T. K. (2017). *Etude des valeurs et des emplois de trois particules énonciatives en parler irakien*. Thèse de doctorat. Université de Tours.

AGOLI-AGBO, E. (2021) Les particules d'énonciation sín et mèn en fon, *Linx* [En ligne], 83 | 2021, mis en ligne le 30 décembre 2021. Consulté le 15 décembre 2022.

CREISSELS, D., JATTA, S., JOBARTEH., K. (2011). *Lexique mandinka-français* (état provisoire, mars 2011).

CREISSELS, D. et SAMBOU, P. (2013). *Le Mandinka : phonologie, grammaire, textes*. KARTHALA.

CREISSELS, D. (2013). Le mandinka du nord-est de la Guinée-Bissau. *Mandenkan-50* Paris, INALCO/LLACAN 14-15 novembre 2013.

CREISSELS, D. (2014). Catégories lexicales majeures. *Mandenkan* [En ligne], 49 | 2013, mis en ligne le 25 avril 2014, consulté le 03 avril 2022.

CREISSELS, D. (2014). Constructions prédicatives spéciales. *Mandenkan* [En ligne], 49 | 2013, mis en ligne le 25 avril 2014, consulté le 03 avril 2022.

CREISSELS, D. (2014). Formes verbales dépendantes. *Mandenkan* [En ligne], 49 | 2013, mis en ligne le 25 avril 2014, consulté le 04 avril 2022.

CREISSELS, D. (2014). La formation de lexèmes complexes. *Mandenkan* [En ligne], 49 | 2013, mis en ligne le 25 avril 2014, consulté le 04 avril 2022.

CREISSELS, D. (2014). La prédication verbale et les marqueurs prédicatifs. *Mandenkan* [En ligne], 49 | 2013, mis en ligne le 25 avril 2014, consulté le 04 avril 2022.

CREISSELS, D. (2014). Pronoms personnels, réfléchis et réciproques. *Mandenkan* [En ligne], 49 | 2013, mis en ligne le 25 avril 2014, consulté le 04 avril 2022.

CREISSELS, D. (2019). Tonologie du mandinka du Pakaawu. *Mandenkan*, No. 61, 2019, pp. 3-46.

CULIOLI, A. (1990). *Pour une linguistique de l'énonciation : opérations et représentations*. Tome 1. Paris, Ophrys. Réédité en mars 2020 en France par CPI.

CULIOLI, A. (1999a). *Pour une linguistique de l'énonciation : formalisation et opérations de repérage*. Tome 2. Paris, Ophrys.

- CULIOLI, A. (1999b). *Pour une linguistique de l'énonciation : domaine notionnel*. Tome 3. Paris, Ophrys. Réédité en février 2020 en France par CPI.
- NDIONE, A. (2013). *Contribution à une étude de la différence entre la reduplication et la répétition en français et en wolof*. Thèse de doctorat. Université de Tours.
- OSU, S. N. (1998). *Opérations énonciatives et problématique du repérage : cinq particules verbales ikwéré*. Paris, L'Harmattan.
- OSU, S. N. (2011). *Entre énonciation, phonologie et ethnolinguistique : contribution à la description de l'ikwéré*. Volume 1 du Dossier de synthèse pour Habilitation à diriger des recherches, Université d'Orléans.
- OSU, S. N. et ROULON-DOKO, P. (2021). Présentation du numéro : les particules, un élément clé dans les langues d'Afrique, *Linx* [En ligne], 83 | 2021, mis en ligne le 30 décembre 2021, consulté le 20 janvier 2023.
- PAILLARD, D. (1990). Lexique et énonciation théorie des repères énonciatifs et domaine notionnel. *Source : Revue des études slaves*, 1990, Vol. 62, No. 1/2, *En hommage à René L'Hermitte : l'énonciation dans les langues slaves* (1990), pp. 321-332.
- PAILLARD, D. (1992). Repérages : construction et spécification. *In La théorie d'Antoine Culioli : ouvertures et incidences*. Paris, Ophrys. pp.75-88.
- TSOUE, P. C. (2017). *Etude des marqueurs verbaux du lètègè, langue bantou parlée au Gabon (b71a)*. Thèse de doctorat. Université de Tours.
- VYDRIN, V., BERGMAN, T. G., and BENJAMIN, M. (2000). Mandé language family of West Africa: Location and genetic classification (SIL Electronic Survey Report). *Dallas: SIL International*. Consulté le 13 février 2023.
- VYDRIN, V. (2011), L'alternative du N'ko : une langue écrite mandingue commune, est-elle possible ? Vold Lexander, Kristin; Lyche, Chantal, Moseng Knutsen, Anne (eds.). *Pluralité des langues pluralité des cultures : regards sur l'Afrique et au-delà*. Oslo : *The Institute for Comparative Resarch in Human Culture*, 2011, pp. 195-204.
- WEERAKOON, D. N. (2021) *Contribution à l'étude de l'expression du dépassement en cingalais parlé : le verbe panināva*. Mémoire de Master 2. Université de Tours.

Sitographie :

<https://www.sil.org/resources/publications/jlsr>, consulté le 13 février 2023.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_nig%C3%A9ro-congolaises, consulté le 12 mars 2023.

<https://doi.org/10.4000/mandenkan.601>, consulté le 03 avril 2022.

<https://doi.org/10.4000/mandenkan.604>, consulté le 03 avril 2022.

<https://doi.org/10.4000/mandenkan.603>, consulté le 04 avril 2022.

<https://doi.org/10.4000/mandenkan.602>, consulté le 04 avril 2022.

<https://doi.org/10.4000/mandenkan.600>, consulté le 04 avril 2022.

<https://doi.org/10.4000/mandenkan.607>, consulté le 04 avril 2022.

ANNEXE

Ci-après les exemples du corpus qui a servi d'analyse dans ce travail de recherche sur les trois particules du mandinka.

- (1) ñtè dé jíyòo bé ñ búlù lè

ñ-tè	dé	jíy-òo	bé
1SG-EMPH	EMPH	eau-D	COPLOC
ñ	búlù	lè	
1SG	dans.la.sphère.de	FOC	

Moi, pour ce qui me concerne, j'ai de l'eau.

- (2) àté dé à táatà lè fó à nǎatà

à-té	dé	à	táa-tà
3SG-EMPH	EMPH	3SG	partir-ACPP
lè	fó	à	nǎa-tà
FOC	jusqu'à	3SG	venir-ACPP

Lui, pour ce qui le concerne, il est déjà parti et revenu.

- (3) ñté dé ñ mǎŋ làfí fěŋ nà fó kódòo

ñ-tè	dé	ñ	mǎŋ	làfí
1SG-EMPH	EMPH	1SG	ACPN	vouloir
fěŋ	nà	fó	kód-òo	
chose	POSTP	sauf	argent-D	

Moi pour ce qui me concerne, je ne veux rien d'autre que l'argent.

- (4) ñĩŋ bàŋkôo dé à té dádáa nǎolà

ñĩŋ	bàŋk-ôo	dé	à	té	dádáa	nǎo-là
DEM	pays-D	EMPH	3SG	COPN	reconstruire	pouvoir-INF

Ce pays pour ce qui le concerne, ne peut pas se reconstruire.

- (5) ñ mǎŋ í jè dé à lá kòrdáa kónò kúnùŋ

ñ	mǎŋ	í	jè	dé
1SG	ACPN	2SG	voir	EMPH
à	lá	kòrdáa	kónò	kúnùŋ
3SG	GEN	maison	dans	hier

Je ne t'ai pas vu en tout cas dans sa maison hier. (Quant à te voir dans sa maison hier, je ne t'ai pas vu).

- (6) à mǎŋ làfí dé ñ ná à lá báyòo jòo

à	mǎŋ	làfí	dé	ñ
3SG	ACPN	vouloir	EMPH	1SG
ná	à	lá	báyòo	jòo
SUBJP	3SG	GEN	habit.D	payer

Litt. Il ne veut pas du tout que je paie son habit.

Il ne veut pas du tout que je le rembourse.

- (7) à yè ñĩŋ kúwòo fó lè dé à báamáa yè
à yè ñĩŋ kúwòo fó
3SG ACPP DEM chose.D dire
lè dé à báamáa yè
FOC EMPH POSS mère BEN
Elle l'a raconté pourtant à sa mère.

- (8) à yè sáatârôo nŋo lè dé báakè báakè
à yè sáatârôo nŋo
3SG ACPP raconter.ANTIP.D maîtriser
lè dé báakè báakè
FOC EMPH beaucoup.MAN beaucoup.MAN
Litt. Il sait très bien raconter
Il maîtrise très bien son art. (Pour dire que c'est un grand orateur).

- (9) à mán jíkí Músáa là dé fó à yè sòobèeyâa fóló
à mán jíkí Músáa là dé
3SG ACPN espérer Moussa POSTP EMPH
fó à yè sòobèeyâa fóló
OBLIG 3SG SUBJP être_sérieux d'abord
Il n'a pas du tout confiance en Moussa à moins qu'il soit sérieux d'abord.

- (10) kà ñĩŋ kibáaròo síndí í mà dé a kóléyâatá ĩ mà lé
kà ñĩŋ kibáaròo síndí í mà
INF DEM nouvelle.D annoncer 2SG POSTP
dé à kóléyâa-tá ĩ mà lé
EMPH 3SG être_difficile -ACPP 1SG POSTP FOC
T'annoncer cette nouvelle, sincèrement m'étais très difficile.

- (11) ĩ bé jàn dáamĩŋ dé ĩ tē wílí nŋolà
ĩ bé jàn dáamĩŋ dé
1SG COPLOC ici position EMPH
ĩ tē wílí nŋo-là
1SG COPN se_lever pouvoir-INF
Là où je suis, honnêtement je ne peux pas me lever.

- (12) bĩ dé í bè séewòorĩŋ nè
bĩ dé í bè séewòorĩŋ nè
aujourd'hui EMPH 2SG COPLOC etre_content-RES POSTP
Aujourd'hui, franchement tu es très contente.

- (13) ń táatà lè dé
 ń táa-tà lè dé
 1SG partir-ACPP FOC EMPH
 Je suis bel et bien parti.
- (14) ń mán à lá kúmóo sòosòo dé
 ń mán à lá
 1SG ACPN 3SG GEN
 kúmóo sòosòo dé
 parole.D contredire EMPH
 Je ne l'ai pas contredit, sincèrement.
- (15) à nín jàmfaa lè nǎatà dé
 à nín jàmfaa lè nǎa-tà dé
 3SG avec trahison FOC venir-ACPP EMPH
 C'est avec trahison qu'il est venu, soyez sûrs.
- (16) í bé ñń kódòo jòolá lè dé
 í bé ñń kódòo jòo-lá lè dé
 2SG COPLOC DEM argent.D payer-INF FOC EMPH
 Attends-toi à rembourser cet argent de toutes les façons.
- (17) í kánáa à ké dé
 í kánáa à ké dé
 2SG SUBJN 3SG faire EMPH
 Ne fais pas ça, s'il te plait.
- (18) í dēe kó à kánàa kámfaa
 í dēe kó à kánàa kámfaa
 REFL taire EMPH 3SG SUBJN se_fâcher
 Tais-toi donc avant qu'il ne se fâche.
- (19) í búká dòmandín mòyí kó ítè dínđínò
 í búká dòmandín mòyí kó ítè dínđín-ò
 2SG INACN peu entendre EMPH 2SG-EMPH enfant-D
 Litt. Tu n'entends pas peu du tout toi enfant.
 Tu n'entends pas du tout (pour dire qu'il est très têtu).
- (20) à fó à yé à yé fíntì kó jǎnnín à bé kámfaalá
 à fó à yé à yé
 3SG dire 3SG POSTP 3SG
 fíntì kó jǎnnín à bé kámfaa-lá
 3SG SUBJP

sortir EMPH avant que 3SG COPLOC se fâcher-INF
Dis-lui de partir avant qu'il se fâche tout de suite.

- (21) à m̃ñ kéréyaa wó lè yè à tinnà kó à m̃ñ táa ño sàfáarò lá
à m̃ñ kéré-yaa wó lè yè à tinnà
3SG ACPN être_malade- DEM FOC ACP 3SG causer
ABSTR
kó à m̃ñ táa ño sàfáarò lá
EMPH 3SG ACPN partir pouvoir voyage.D POSTP
Il est malade c'est la raison pour laquelle en tout cas qu'il n'a pas pu voyager.

- (22) à fàamáa kumbôo-tá lè kó kàatú à yè à ññ nè
à fàamáa kumbôo-tá lè kó kàatú
POSS père pleurer -ACPP FOC EMPH parce que
à yè à ññ nè
3SG ACP 3SG insulter POSTP
Son père a vraiment pleuré parce qu'elle l'a insulté.

- (23) sújò yè ñ bàtandí lè bii kó í m̃ñ hání à l̃ñ nè
súj-ó yè ñ bàt-ndí lè bii kó
jeûne-D ACP 1SG fatiguer-CAUS FOC aujourd'hui EMPH
í m̃ñ hání à l̃ñ nè
2SG ACPN même 3SG savoir POSTP
Le jeûne m'a trop fatigué aujourd'hui, tu ne l'imagines même pas.

- (24) bâarí à m̃ñ làfí kà táa wòtòo à bùlá j̃e kó
bâarí à m̃ñ làfí kà táa
puisque 3SG ACPN vouloir INACP partir
wòtòo à bùlá j̃e kó
dans ce cas 3SG laisser là-bas EMPH
Puisqu'il ne veut pas partir, dans ce cas laisse-le là-bas tranquille.

- (25) ñtèlú m̃ñ bàtáa l̃ñ ñ ná bálúwòo kónò kó !
ñ-tè-lú m̃ñ bàtáa l̃ñ ñ
1PL-EMPH-PL ACPN bàtáa connaitre 1PL
ná bálúw-òo kónò kó
POSTP vie-D dans EMPH

Litt. chez nous, nous ne connaissons pas du tout la fatigue.

Nous ne sommes pas pauvres.

- (26) à lá kùmbóo yè ń bálóo fǎa lè kó
à lá kùmb-óo yè ń
3SG GEN pleur-D ACPP 1SG
bálóo fǎa lè kó
corps.D tuer FOC EMPH
Litt. Ses pleurs ont vraiment tué mon corps.
Ses larmes m'ont vraiment affecté.
- (27) nín í yè à nǝ́ à bé í jòolá lè kó
nín í yè à nǝ́ à
si 2SG ACPP 3SG insulter 3SG
bé í jòo-lá lè kó
COPLOC 2SG payer-INF FOC EMPH
Si tu l'insultes c'est sûr qu'il va te le rendre.
- (28) nín à yè í mǐndí fǐyòo lá, à mǐndí yèlòo lá kó.
nín à yè í mǐ-ndí fǐy-òo
si 3SG ACPP 2SG boire-CAUS pus-D
lá à mǐ-ndí yèl-òo lá kó
POSTP 3SG boire-CAUS sang-D POSTP EMPH
S'il te fait boire du pus, fais-lui donc boire du sang.
- (29) kèebâa búká à lá kùrùtòo wúrân tóoní kénsénjò lá ì kà wó lè fó kó
kèebâa búká à lá kùrùt-òo wúrân tóoní kénsénj-ò
vieux INACN 3SG GEN pantalon-D enlever pet sans rien-D
lá ì kà wó lè fó kó
POSTP 1PL INACP DEM FOC dire EMPH
Un vieux ne se déshabille pas pour un simple pet c'est ce que l'on dit en tout cas.
(C'est pour dire qu'un vieux après avoir rendu un service doit être récompensé).
- (30) à yè í bǎŋ táalà lè wó kúu kóténj tì jěe
à yè í bǎŋ táa-là lè
3SG ACPP REFL refuser partir-INF FOC
wó kúu kóténj tì jěe
EMPH chose autre COPN là-bàs
Il a obstinément refusé de partir il n'y a pas d'excuse.
- (31) ítè mǎŋ làfí bǎrákàlá wó nín wó òtè í tè í bàamáa sòosóolá
í-tè mǎŋ làfí bǎrákà-lá wó nín
2SG-EMPH ACPN vouloir être_béni-INF EMPH si
wó òtè í tè í bàamáa sòosòo-lá
DEM COPN 2SG COPN POSS mère contredire-INF
Toi tu ne veux pas du tout être béni sinon tu ne contrediras pas ta mère.

- (32) lúnj wò lún mánj ké júmòò tí wó íté yè à lônj
 lúnj wò lúnj mánj ké júmòò
 jour INDEF jour ACPN être vendredi.D
 tí wó í-té yè à lônj
 POSTP EMPH 2SG-EMPH ACP 3SG savoir
 Litt. chaque jour n'est pas vendredi n'est-ce pas que tu le sais.
 Il y a aussi des jours désagréables. (C'est pour dire qu'on ne peut pas toujours avoir ce qu'on cherche).
- (33) níj à mánj sǒj à búlá jěe wó fó à fǎa yè nǎa
 níj à mánj sǒj à búlá jěe
 si 3SG ACPN accepter 3SG laisser là-bas
 wó fó à fǎa yè nǎa
 EMPH jusqu'à POSS père ACP venir
 S'il n'a pas accepté, laisse-le donc jusqu'à ce que son père vienne.
- (34) àté, à kó à tí táa nǒolà wó
 à-té à kó à
 3SG-EMPH 3SG QUOT 3SG
 tí táa nǒo-là wó
 COPN partir pouvoir-INF EMPH
 Lui, il a dit qu'il ne peut pas partir en tout cas.
- (35) níj í yè kúu jè kúu lè yè à sáabù wó
 níj í yè kúu jè kúu
 si 2SG ACP chose voir chose
 lè yè à sáabù wó
 FOC ACP 3SG être_la_cause EMPH
 Si tu vois quelque chose, il y a bien une raison en tout cas. C'est dire que tout acte ou toute chose a une cause bien précise).
- (36) kúmòò mú nìnsídíjò lè tí, níj í yè à búlá, à kà à bǎa lè wálíj wó
 kúmòò mú nìnsídíjò lè tí níj
 parole.D COPID veau-D FOC POSTP si
 í yè à búlá à kà
 2SG ACP 3SG laisser 3SG INACP
 à bǎa lè wálíj wó
 POSS mère FOC suivre EMPH
 La parole est comme un veau si tu le laisses il suit sa mère directement (proverbe). (C'est pour faire savoir à son interlocuteur qu'il sait que c'est à lui qu'il s'adressait).
- (37) kèrénjò lè kà tũũjò báýíndì, bàrí tũũjò búká kèrénjò báýíndì wó
 kèrénjò lè kà tũũjò báýíndì bàrí

écureuil-D	FOC	INACP	termitière-D	chercher-CAUS	mais
tũuŋ-ò	búká	kèréŋ-ò	báyíndì	wó	
termitière-D	INACN	écureuil-D	chercher-CAUS	EMPH	

C'est l'écureuil qui cherche la termitière mais la termitière ne cherche pas l'écureuil en tout cas (proverbe). (C'est pour dire que c'est la personne qui est dans le besoin qui doit toujours faire l'effort de trouver aide).

- (38) bántánjò sì mên ñáa wô ñáa tèeránjò lè kà à bùyí wó
 bántánjò sì mên ñáa wô ñáa
 fromager.D POT grand manière INDEF manière
 tèeránjò lè kà à bùyí wó
 hache.D FOC INACP 3SG déraciner EMPH
 Le fromager aussi grand soit-il c'est la hache qui le déracine à coup sûr (proverbe).

- (39) ńj bẹ táalà lè wó
 ńj bẹ táa-là lè wó
 1SG COPLOC partir-INF FOC EMPH
 Je vais partir sans doute.

- (40) à yẹ báyòò mēnnú sǎŋ ì filítà lè wó
 à yẹ báy-òò mēn-nú sǎŋ
 3SG ACPP habits-D REL-PL acheter
 ì filí-tà lè wó
 3PL perdre-ACPP FOC EMPH
 Les habits qu'elle a achetés sont perdus en tout cas.